263

LES PRISONNIERS DU TEMPLE.

LES PRISONNIERS DU TEMPLE.

PAR J.-J. REGNAULT-WARIN,
Auteur du Cimetière de la Madeleine.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Au Dépôt de Librairie de LOCARD fils,
Rue des Saints-Pères, n.o 18.

AN IX (1800).

LES PRISONNIERS DU TEMPLE.

LIVRE PREMIER.

Dix jours s'étaient écoulés depuis qu'une flotte réunie par les ordres du gouvernement anglais dans la rade de Plymouth, y attendait le signal du départ. D'impatients guerriers, commandés par des chefs valeureux, ne cessaient d'aiguillonner l'activité des matelots qui, non moins ardents, couraient de la poupe à la proue et des vergues au gouvernail. Les bâtiments, placés sur trois lignes parallèles, appelaient par leurs vœux et leurs cris, le vaisseau Amiral retenu par l'ancre au fond de la baie et presque sur la rive. Mais le général,

mais l'élite des soldats qui doivent le monter, n'ont point encore paru aux regards de l'armée. Le matin de la onzième journée cependant, à peine l'Orient s'est-il enflammé des couleurs de l'aurore, qu'à leur brillant reflet, on distingue les chefs assemblés au rivage. Leur aspect, celui surtout du jeune héros qui les guide, ont ranimé les espérances et font éclater la joie. Aux salves multipliées de l'artillerie, aux fanfares des trompettes, aux roulements des tambours, se mêlent les clameurs d'une bruyante allégresse. L'hilarité, qui dilate tous les cœurs, épanouit tous les visages. Pilotes et soldats, mousses et officiers, tous, les pleurs dans les yeux et le rire sur les lèvres, se pressent dans les embrassements de la confiance et du courage. Puisque le départ est assuré, peut-on douter de la victoire? Déjà leurs regards triomphateurs dévorent les bords ennemis. Le fan-

tôme brillant de la gloire vole de mâts en mâts, et semble, autant qu'un vent propice, agiter les pavillons. Enfin la restauration du trône en France, le châtiment des usurpateurs régicides, sont certains, puisque l'un et l'autre sont commis au jeune et brave d'Angoulême.

Telle est la situation, telles sont les pensées, tel est l'espoir de la flotte. Deux sortes de guerriers la composent : les uns, nés Anglais, partagent, par opinion et par intérêt, la haine que Saint-James a vouée à la France ; les autres, jadis ses enfans, aujourd'hui bannis de son sein, sont animés par la vengeance. Elle humilia leur orgueil et proscrivit leurs têtes ; ils ont juré de la punir.

Debout sur le rivage, entouré d'un état-major nombreux et d'une foule de militaires distingués, dont son nom illustre et la grandeur de l'entreprise ont tenté la vaillance, le duc, prêt à monter le

navire qui l'attend, ne veut point quitter la terre, sans avoir fait passer dans l'ame de ses guerriers, les sentiments qui remplissent la sienne.

« Généreux Anglais, leur dit-il, et vous, nobles chevaliers, mes compagnons d'armes, de misère et de dévouement, à la suite des jours de mépris et de proscription, voici pourtant ceux de la justice vengeresse. Ce n'est point vainement que les fils de Saint-Louis ont fait retentir l'Europe de leurs plaintes ; elles ont frappé les oreilles, elles ont ému le cœur royal de Georges, et déterminé les résolutions de son ministère. A la voix puissante de ce géant politique, qui d'un coup-d'œil pénètre toutes les diplomaties, qui d'un geste les remue à son gré, une armée s'est organisée, une flotte a couvert l'Océan. De magnanimes insulaires, sans d'autres motifs que l'impulsion de cette bienveillance qui intéresse les

grands cœurs pour les infortunés, se sont réunis aux précieux débris de la noblesse française, errante en ces climats. Perdant le souvenir de ces antiques divisions, que le préjugé élevait entre les deux peuples, vous n'avez gardé que celui de nos malheurs, vous n'avez senti que nos besoins; et, pour délivrer la France, je ne vois autour de moi que des Français. Salut à ce premier triomphe, sûr garant de tous les autres! Oui, vous vaincrez! la justice le veut, la nécessité l'exige. Proscrits ou défaits, vous auriez encore pour vous la justice qui console; que sera-ce, lorsque vous y joindrez la victoire qui récompense? Elle suivra vos drapeaux, gardez-vous d'en douter; car, si quelquefois elle abandonne la cause légitime, peut-elle être infidèle à l'opiniâtreté du courage? Le vôtre, mes amis, trempé, si j'ose le dire, dans l'expérience et le malheur, est à l'épreuve des événements. Souvenez-vous que

des revers sont possibles ; mais des revers ne sont pas des défaites. Les revers sont, pour les ames héroïques, ce qu'était la terre pour le géant de la fable ; elle lui rendait ses forces ; ils doubleraient les nôtres. Pourquoi les prévoir cependant ? ou plutôt pourquoi, sans les prévoir, osai-je vous en entretenir ? Depuis quand les Français pensèrent-ils aux revers la veille d'une action ? Des revers, amis ! le ciel et notre bras les réservent aux bourreaux de notre patrie. Ils seront défaits, puisqu'ils sont criminels ; vous vaincrez, puisque vous combattez pour la vertu. Leur existence, depuis de trop longues années, charge la terre et calomnie le ciel. Purgeons la France et justifions le Très-haut ! Voyez, du sein de ces voiles de pourpre et d'or, s'élancer tout resplendissant de feux immortels, le grand astre qui le représente ! voyez comme sa lumière inondant l'horizon, enflamme la mer écumante,

et fait étinceler nos pavillons ! Qu'avant l'instant où il abandonne cet hémisphère, ils aient quitté le port ; que demain, son premier regard les voye flotter sur les bords ennemis !.... Ennemis ! ah ! pourquoi touchant à leur rivage, ne nous est-il pas permis d'embrasser nos frères ? car ils le sont, hélas ! et, complices de la tyrannie, comme nous, ils en sont les victimes ! comme nous, ils ont fui les doux asyles de leur enfance, les tendres compagnons de leurs jeux, les timides amis de leurs cœurs ! Si nous fûmes chassés de nos palais, on les arracha de leurs chaumières ; on arma d'instruments de carnage, les mains pacifiques qui guidaient la charrue. Elles fesaient germer la vie ; elles prodiguent maintenant la mort ! Et pour qui ? Pour assouvir l'appétit sanguinaire d'une bande de tyrans ! Ce sont ceux-là qu'il faut punir ; c'est pour leurs cœurs féroces qu'il faut réserver

vos coups. Epargnez, épargnez les aveugles agents de leurs crimes; respectez la valeur même dans vos adversaires, et ne souillez point de sang français, les lauriers que vous allez moissonner. Allons, partons, amis; confions à l'élément trompeur nos espérances et notre fortune. L'ombre de Louis XVI, errante sur l'autre bord, nous appelle par ses gémissements; à ces accents douloureux s'unissent ceux de sa royale famille tombée sous le fer assassin. Les cris redoublent, se renforcent, franchissent l'espace des mers, et terribles et menaçants, ils arrivent jusqu'à nous! « Ce ne sont pas » d'insensibles mânes qu'il faut » venger, disent-ils; qu'importe » à de froids cadavres qu'on les » arrose du sang de leurs meur- » triers? c'est la patrie aux fers qu'il » faut affranchir, ce sont les bri- » gands qu'il faut dompter, c'est » l'innocence qu'il faut sauver, » c'est la tige brisée des lis qu'il

» faut faire refleurir ! Deux enfants,
» uniques rejetons du grand arbre
» écrasé par la foudre, élèvent
» au ciel leurs mains chargées de
» chaînes ; ils implorent la justice
» et des libérateurs ; vous, leurs
» parents, leurs amis, hésiterez-
» vous long-tems encore ? .... »
Non, non, plus de délai! quittons, amis, cette terre hospitalière, courons, à force de victoires et de générosités, mériter l'honneur de délivrer notre pays !

Les chefs applaudissent. Pendant qu'il parlait, tous les sentiments qu'exprimait sa bouche, agitaient leurs ames, se peignaient dans leur maintien. Sur le front blanchi des vieillards, dans les yeux ardents d'une jeunesse brillante, sur les traits des officiers et des soldats, parmi le désir de combattre, on lit la certitude de vaincre. La soif des vengeances qu'alluma la persécution et qu'elle rend presque légitime, se calme et cède à la pitié. La plupart de ces guer-

riers ulcérés par l'infortune, tantôt voudraient se rassasier de carnage, tantôt s'attendrissent en songeant à leurs concitoyens. Le cœur des Anglais au contraire durci par de vieilles haines, reste inflexible, sans trouble, sans combat, et brûle de se nourrir du sang dont il est affamé. Tous n'éprouvent qu'un désir, tous n'ont qu'une voix pour hâter le départ. Rassemblés autour de Ferdinand, ils agitent leurs épées, que le prince par un mouvement de la sienne, réunit en faisceau flamboyant. C'est alors, qu'en présence de l'éternel, à la face des cieux, de la mer, de la flotte et du rivage, ils attestent le rivage et la flotte et la mer et les cieux; et, répétant les noms sacrés de Henri-le-Grand, de Louis IX, de Louis XVI, ils demandent à Dieu, ils lui jurent de combattre et de triompher. La lumière du jour s'épure, l'écho redit au loin ce serment sur la plage, et les vents qui l'ont an-

noncé à l'armée, s'empressent de rapporter celui qui vient de l'unir à ses chefs.

Des chaloupes préparées ont reçu le prince et sa suite. A peine celle qui porte Ferdinand a-t-elle touché l'Amiral, qu'il s'y élance. Ses généraux le suivent transportés d'espérance et de joie. Au premier salut de l'artillerie, tous les vaisseaux répondent par une triple bordée. Leurs pavois éployés, ils sollicitent l'instant d'offrir leurs voiles à la faveur du vent. Tout s'émeut, tout s'agite sur la flotte. On s'assemble en foule, on se presse sur les ponts, on s'entasse, on se heurte. Cent groupes divers se forment, mille regards se confondent sur le héros. On le reconnaît avec enthousiasme, on le nomme avec ivresse, on se le montre avec attendrissement. C'est sur cette tête jeune et charmante, que reposent les destins de tant de braves, l'espoir de la nation dont ils se font les vengeurs. Voilà la main,

voilà le fer, qui, par un coup doublement miraculeux, doivent payer aux usurpateurs le prix de leurs forfaits, et rendre à l'état son ancienne splendeur. Ferdinand, en qui l'aspect d'un ennemi augmenterait la fierté, éprouve, au milieu de ces louanges, l'aimable embarras de la modestie. Il ose à peine lever sur ses vaisseaux cet œil où tout-à-l'heure étincelaient tous les feux du courage. Cependant il sourit avec grâce, et s'enhardissant peu-à-peu, il récompense par un geste expressif, tant de bienveillance. Bientôt cédant à l'aiguillon de la gloire et de ses obligations, il transmet l'ordre suprême du départ. Les ancres sont levées, les voiles étendues s'enflent à des souffles propices; l'Amiral, par une manœuvre rapide, blanchit la mer et court occuper la place du commandant. Les vaisseaux cessent de se tenir sur trois lignes parallèles, pour décrire, autour de Ferdinand, trois grandes

portions de cercle. Toutes les proues regardent et menacent la France. Après que les dernières instructions ont été transmises à tous les bâtiments, ils saluent par une bordée d'adieu, le rivage d'Angleterre et la multitude qui le couvre ; puis, cinglant vers la côte de la Bretagne, ils commencent à réaliser leur héroïque et périlleux projet.

Il y avait déjà quelques heures que la flotte, toujours secondée par des vents heureux, avait gagné le large, et sillonnait avec une majestueuse rapidité, des flots paisibles. Tandis que sur chaque bâtiment, l'équipage actif vaquait à une prompte et régulière manœuvre, les différents corps de l'armée, dégagés pour ce jour des liens de la discipline, charmaient par divers délassements, l'ennui de leur oisiveté. Les uns en rendaient les instants agréables ou utiles, en les amusant par des jeux, ou en les employant à des

occupations lucratives ; les autres, promenant sur les tillacs leurs rêveries solitaires, contemplaient avec admiration le grand spectacle que la nature étalait à leurs yeux, et le rendaient plus touchant pour leur cœur, en y plaçant par l'imagination une mère chérie, un tendre ami, un fils regretté, une amante adorée. Un petit nombre partagé en quelques groupes causeurs, se livrait aux conjectures et formait des projets, tels que semblable circonstance peut en inspirer à des oisifs ; la plus grande partie abandonnée au sommeil, oubliait dans ses bras les fatigues actuelles et les inquiétudes que donne l'avenir.

Ferdinand, retiré dans sa chambre, se livrait aux plus sérieuses méditations. Quoique très-jeune et d'un naturel facile à s'enflammer, le malheur lui tenait lieu d'expérience. C'est dans les pages sanglantes de la révolution française, qu'il avait appris à réflé-

chir; c'était aux cours de Saint-Pétersbourg et de Londres, à celle du prince son oncle, dans le sénat de Venise, qu'il s'était fait une habitude de pénétrer dans le cœur des hommes et d'y chercher la vérité. Mais ce n'est pas à moins de vingt-ans qu'on peut l'y découvrir, sur-tout si la politique et la dissimulation ont pris soin de s'y cacher. Il faut de longues années, un long apprentissage, une sagacité bien exercée, un coup-d'œil bien fin, pour percer les replis mystérieux de certaines ames où, comme dans de vastes abymes, tombent et s'absorbent les plus importants secrets. Dans leurs yeux dont ils combinent les regards artificiels, sur leur front qu'ils arrangent mécaniquement, on trouve, si j'ose m'exprimer de la sorte, la surface de leur cœur : la jeunesse confiante, l'homme irréfléchi, sont amorcés par cette superficie, à laquelle ils se confient et qui les abuse. De-là tant de plans mal ar-

rêtés, tant de chimériques projets, tant d'entreprises hasardées; de-là aussi tant d'écarts, d'excès, de crimes et de malheurs.

C'était pour éviter ces sinistres résultats que le duc tendait vers une sage et profonde méditation, tous les ressorts de ses facultés. Retraçant dans sa mémoire la mission dont l'honoraient son père et son oncle, se répétant les discours que lui avaient adressés le monarque britannique et son principal ministre, il comparait le poids de l'entreprise qu'il lui était commis de tenter, avec ses moyens personnels et les secours qu'on lui avait accordés. De quoi s'agissait-il? De substituer à l'usurpation sanguinaire qui opprimait la France, l'antique gouvernement sous lequel, depuis tant de siècles, elle avait fleuri. En faveur de qui devait se relever cet édifice ruiné par l'orage? Cette question n'en pouvait être une pour le loyal Ferdinand, puisqu'en montant

à l'échafaud, Louis XVI avait laissé sur la dernière marche le berceau d'un fils. Cet intérêt patriotique qui animait le duc, se fortifiait nécessairement par celui que lui inspirait l'honneur de sa race; mais un plus puissant mobile ajoutait singulièrement encore à ceux-ci, et leur donnait la plus vive impulsion. Près de cet unique fils du feu roi, au fond d'une tour meurtrière, croissait dans l'ombre et dans les larmes, une jeune princesse dont le cœur, depuis les jours de leur enfance, était le bien de Ferdinand, et dont par une disposition expresse de Louis, la main devait être unie à celle de son neveu. Objet de l'entreprise de ce prince chevaleresque, elle en devenait le prix; pour avoir rendu la France à ses destins fortunés, il obtenait la récompense de l'amour et la possession de la beauté. Ces riantes idées que l'imagination du duc se plaisait encore à embellir; étaient-elles bien celles qu'avaient conçues les

princes français, son oncle et son père ? étaient-elles aussi celles qui convenaient à la politique des diplomates de Westminster. Ferdinand eût tremblé d'en douter, et dirigeait fidèlement ses pensées et ses projets sur cette hypothèse.

Dans les instructions qu'on lui avait données cependant, il en était une qui répugnait à son cœur et sur laquelle précisément on avait le plus insisté.

« Quand vos vaisseaux auront vomi sur les plages françaises les phalanges qu'on vous confie, lui avait-on dit, hâtez-vous de mesurer leur bravoure avec celle des républicains. Si vous êtes vainqueur, et vous le serez, n'épargnez pas vos ennemis. Malheur aux vaincus ! que ce soit votre devise. Ouvrez-vous, par le glaive et la flamme, une route jusqu'à Paris ; dussiez-vous, en la traversant, ne fouler que des cadavres, accomplissez vos promesses.

Le sang de votre roi crie, celui de cent mille de ses sujets élève ses accents ; que le sang de leurs bourreaux coule en expiation! Frappez! en même tems que vous délivrerez la France, méritez le nom de son vengeur! » Ces conseils de la haine ne pouvaient persuader Ferdinand, encore moins l'entraîner. Plein d'horreur pour le crime, il n'éprouvait pour l'erreur qu'un sentiment de compassion; et, quoique son opinion politique fût opposée au système républicain, il ne croyait pas que, pour le professer et le soutenir, on fût criminel. L'histoire d'ailleurs, les événements lui avaient appris combien l'enthousiasme est épidémique, combien les passions nationales sont communicatives, terribles, et quels leviers elles forment entre les mains des factieux. C'est à ceux-là seuls qu'il réservait animadversion et châtiment. Opprobre de la nature, fléaux des sociétés, il avait juré d'employer

sa vie à les combattre, son pouvoir à les punir.

Il était dans ces dispositions, lorsque lord Owembury se présenta devant lui. C'était un seigneur d'un mérite distingué, si toutefois le mérite consiste dans un génie souple et rusé, accompagné de quelques qualités brillantes. Il avait sur-tout celle de conformer sa conduite, son langage, jusques à sa physionomie, au goût, aux caprices, à la volonté des personnes auxquelles le sort le soumettait. Observateur adroit, maniant avec habileté l'arme de la parole, pathétique quelquefois et presque toujours persuasif, sans avoir l'air d'être flatteur; personne ne convenait mieux au rôle que M. Pitt lui faisait remplir auprès du jeune duc. Ce ministre, dès longtems versé dans l'art fécond des grandes intrigues, avait compris que, pour embrouiller davantage les affaires de l'Europe, c'était à lui, c'était au cabinet de Londres

 Fr. 263

qu'il convenait de diriger l'entreprise dont les princes avaient chargé leur parent. Mais tout en animant de son génie, cette dangereuse tentative, il en avait laissé l'honneur au héros titulaire, qu'il se contentait de faire surveiller. Owembury éclairait continuellement les démarches et même les idées de son pupille; Mentor de l'intrigue, il cherchait à égarer dans ses routes obliques ce trop confiant Télémaque, d'autant plus abusé, que, doué de lumières précoces, la conscience de ses forces lui permettait à peine un doute instructif et des inquiétudes salutaires.

C'est ainsi qu'épris d'un zèle aussi héroïque qu'imprudent, il avait consenti, ou plutôt il s'était offert, à essayer, sur les côtes de France, la descente pour laquelle il venait de s'embarquer. Ce n'est pas qu'il n'eût d'abord compté sur beaucoup de résistance, que même cet obstacle naturel et nécessaire,

ne lui eût suggéré de fortes objections contre ses désirs et son projet ; mais peu-à-peu l'amour de la patrie, l'ivresse de la gloire, l'enthousiasme d'une belle action avaient contre-balancé et fait évanouir ce qu'elle offrait de difficile; les objections proposées par sa prévoyance, s'étaient affaiblies sous les sophismes de l'amour-propre; lord Owembury, dont la tâche était de faire naître ceux-ci, achevait son ouvrage en les développant; et, plaidant presque toujours une cause dont l'avocat le plus éloquent était dans le cœur du jeune homme, lui fallait-il beaucoup d'efforts pour la gagner ?

« Monseigneur, lui dit-il en l'abordant, l'amitié qui vient partager vos jouissances, serait-elle indiscrète en troublant vos rêveries ? C'est un beau jour pour vous que celui-ci ! Tout conspire à votre contentement. L'enthousiasme de la flotte enivrée de vous posséder, vous assure des succès

que la faveur des éléments vous prépare ; on retrouve sur vos traits l'empreinte d'un sang toujours chéri, mais auquel la proscription procurerait des autels. Nos chefs sur-tout sont enchantés de votre discours : ils y admirent la grâce qui sert d'ornement à la force, et les hauteurs d'une politique sublime, décorée par le sentiment de l'humanité. Heureux prince ! ainsi la nature s'entendit avec la fortune pour vous combler de tous leurs avantages. Sachez les mériter en en usant bien. La confiance de votre armée vous garantit la victoire ; mais la victoire est insuffisante. Elle amène sans doute les plus heureux résultats ; cependant ce n'est qu'en en jouissant qu'on les détermine et qu'on les affermit. Lors donc qu'elle apparaîtra à vos yeux, saisissez l'instant, enchaînez-la à votre fortune, faites-la servir d'instrument à vos projets, forcez-la à récompenser, par une moisson précoce

de ses fruits, votre audace et votre constance. Autrement, de vos étendards délaissés, elle prendrait bientôt son vol vers ceux de vos ennemis, qui, plus adroits que vous, profiteraient de sa faveur pour vous faire repentir de l'avoir négligée. Par ce qu'ils ont osé, quand elle leur souriait, jugez de ce qu'ils tenteraient encore; jugez sur-tout de ce que vous devez oser vous-même, pour consolider leur perte et fixer vos triomphes.» - Vous lisez dans mon cœur, mylord, répond le duc, et mieux que moi, vous me connaissez moi-même; les intentions des princes, celles de votre roi, de son ministère, les miennes, sont unanimes et s'entendent. Nous voulons, sur les débris d'un gouvernement usurpateur, relever celui que son crime renversa. — Fort bien! vous êtes d'accord sur le but, je le veux croire; mais vous différez dans le choix des moyens. — Je n'en connais pas d'autres que la victoire.

— Sans

— Sans doute ; mais par qui la ferez-vous suivre ? — Par la justice. — Entendons-nous : armerez-vous la justice d'un glaive, ou portera-t-elle un flambeau ? — L'un et l'autre. Je veux qu'elle éclaire les égarés sur leur erreur, qu'elle punisse les coupables de leur crime. — Voilà, monseigneur, la plus belle image de la justice en tems de paix ; mais celle qui doit terminer la guerre, la guerre civile.... — Eh bien ! peut-elle ne pas ressembler à celle que je demande ? y en a-t-il plus d'une ? peut-il y en avoir plusieurs ? — Permettez, monseigneur, que je fasse à votre altesse une seule question. Chaque fois que la fortune, trompant la bonne cause, a rendu les républicains vainqueurs, qu'ont-ils fait ? — Si l'on en croit les gazettes de Londres, ils se sont livrés à d'atroces excès. — Les gazettes sont exactes, monseigneur ; mais fussent-elles exagérées, portassent-elles au double les ven-

geances auxquelles se sont abandonnés nos ennemis, n'en resterait-il pas assez encore pour exciter la plus vive indignation? — J'en conviens, mylord; mais vous-même, qu'en concluez-vous? — Ce que j'en conclus, monseigneur? c'est que, malgré leurs barbaries, les républicains n'ont usé de leurs avantages qu'à demi; que s'ils avaient plus fait, s'ils avaient tout osé, ils n'auraient plus d'ennemis. — Ainsi vous les blâmez d'avoir été modérés dans leurs vengeances? — Je les blâme d'avoir été timides, d'avoir remis sans cesse en question, ce que le canon avait résolu; d'avoir prolongé, par des ménagements déplacés, l'incertitude de leur triomphe. — Qu'auriez-vous fait à leur place? — J'aurais long-tems hésité à contribuer à la guerre; mais y ayant pris part une fois, je me serais dit: Cette guerre ne ressemble en rien aux guerres accoutumées. Dans celles-ci, des hommes

mutuellement inconnus se battent par ordre de leurs maîtres dont ils servent l'ambition ou dont ils amusent l'oisiveté. Dans celle-là, chaque individu se bat pour soi, pour sa défense personnelle, pour ses propriétés, plus encore pour ses opinions. Convaincus par le fer, l'opinion n'a point changé; elle ne changera point; elle est immuable. Ce n'est qu'en abattant la tête qu'on détruit l'opinion. — Quelles maximes, mylord! Robespierre et son gouvernement en professent-ils d'autres? — Daignez observer, monseigneur, que je ne les émets, qu'en me supposant républicain. Ce sont celles de ce parti. Je les donne comme siennes, et non comme bonnes. — Mais vous ne les approuvez pas? — Je les abhorre: leur résultat seul est avantageux. — Je vous comprends. Ce que la faction que je vais combattre eût dû faire pour vaincre, il faudrait que je le fisse pour n'être pas vaincu? — Monseigneur,

parmi le tumulte des armes, au milieu des cris de la guerre intestine, il est bien difficile d'écouter la voix de l'humanité. — Grand Dieu ! Je ne voyais dans la mission qui m'est confiée que de la gloire à conquérir, des bienfaits à répandre, des malheurs à réparer ! Serais-je destiné à en aller porter de nouveaux dans mon déplorable pays ? — Monseigneur, l'humanité additionne les individus ; mais la politique ne considère que l'espèce. — Je ne puis rien résoudre et prendrai conseil des événements. — Monseigneur, je soumets mes doutes à vos lumières ; l'expérience s'accumule avec les années, mais le génie vaut mieux que l'expérience. Toutefois, quelles que soient vos déterminations, n'oubliez-vous pas, en les prenant, que l'intention manifestée par Louis XVI, de vous donner sa fille en recelait une autre, que la cour de Londres verrait réaliser avec plaisir.

Après avoir lâché ces mots équivoques, Owembury se retire. Ils

sont entrés dans le cœur de Ferdinand, et s'y enfoncent comme un trait. Quelles sont ces intentions cachées qu'il faut chercher sous les volontés apparentes du feu roi? comment furent-elles révélées au cabinet de Saint-James, si on les déroba aux princes Français? Pourquoi parle-t-on de les réaliser, et qu'importe au duc qu'elles soient ou non anéanties? à quelles conjectures doit-il se livrer? a-t-on sur lui des projets qu'il ignore? conçoit-on des arrière-pensées qu'on lui déguise? par quel motif en dire tant et si peu? enfin, comment veut-on qu'il agisse et que faut-il qu'il fasse?

Remontant ensuite le cours de ses réflexions, jusques à l'instant où lord Owembury vint les interrompre: Ces avis, se dit le prince à lui-même, sont commandés par l'intérêt que je lui inspire, par l'attachement qu'il a pour moi; ils sont le fruit d'une expérience de quarante années, contre laquelle

je sens mon cœur se soulever en vain, ému par une sensibilité de jeune homme. Comment en effet éteindre cet effroyable, cet immense incendie, si ce n'est pas le foyer même qu'on étouffe ? On répète sans cesse que c'est un chancre dévorant. Eh bien! au lieu de lui fournir des aliments continuels par des irrésolutions et des délais, n'est-il pas plus prudent, n'est-il pas indispensable de le cautériser avec le fer ? Pourquoi tant hésiter d'ailleurs, et quels sont les ennemis qu'il me faut combattre ? quels sont les rebelles que je dois punir ? Des cohortes sanguinaires qui ont commis le meurtre avec satisfaction et sans remords; des incendiaires qui ont livré aux flammes les palais des grands, les temples du Seigneur, les monuments des arts, la cabane même du villageois. Oh! lorsque dansant autour de l'échafaud de leur monarque, ils trempaient dans son sang la pointe de leurs armes ; lorsqu'ils

immolaient les ministres de la religion, lorsqu'enivrés de vin, de fureur, de sang et de lubricité, ils fesaient tomber des vierges timides sous le double coup de la prostitution et de l'assassinat; lorsqu'enfin ils se gorgeaient de crimes, délibéraient-ils avec cette lenteur, avec tant de précaution ? Leur bras homicide secondait rapidement les féroces désirs de leurs cœurs, et l'exécution était aussi prompte que le projet.

Qu'ai-je dit, et pourquoi faire refluer sur lui-même le torrent de forfaits qui inonde encore aujourd'hui la France ? La probité, les talents, l'opinion ont-ils cessé d'y être punis comme des attentats ? Le sang qui ruisselle des échafauds ne continue-t-il pas à abreuver la terre ? le nom fatal de Robespierre , n'est-il pas encore le signal de la mort ? le peuple à genoux ne tend-il plus la gorge aux couteaux du tyran ? cette assemblée, où, comme dans une four-

naise embrâsée, fermentent et bouillonnent tous les éléments de destruction, ne vomit-elle pas chaque jour sur mon pays malheureux ses homicides décrets ? Ah ! peut-être à l'instant même où je parle, tarit-on les restes précieux du sang de mon roi ? Peut-être la hache des bourreaux frappe-t-elle la vertueuse Elisabeth ! . . . Peut-être un poignard termine-t-il les jours des enfants de Louis ! . . . Juste ciel ! et j'épargnerais ces tigres affamés de carnage ! j'userais de la victoire en vainqueur généreux ! je récompenserais les assassinats par ma clémence ! je placerais ma main dans la main ensanglantée des scélérats qui ont désolé ma patrie !... Non, non. Fermons l'oreille aux clameurs d'une absurde pitié ; cédons à la voix de la justice qui pour cette fois s'accorde avec la politique : déférons aux conseils du sage Owembury.

A ces mots, Ferdinand, qui, durant ce colloque avec lui-même,

se promenait à grands pas, en exprimant par des gestes énergiques et quelques exclamations entrecoupées, les diverses affections qui l'agitaient; Ferdinand s'arrêta. Debout, immobile, les yeux attachés à la terre, silencieux et pensif; aux variations rapides de son visage, à l'altération de ses traits, on eût pu juger qu'il se livrait dans son ame de rudes combats. La pitié naturelle à ce héros y était aux prises avec la fureur; le respect pour la justice y contre-balançait le désir des vengeances.

Eh quoi! pensait-il, porter le fer et le feu, la guerre et tous les fléaux qu'elle traîne après elle, dans le pays qui m'a vu naître! Pour le payer de m'avoir donné la vie, on me condamne à lui donner la mort! c'est par des crimes qu'il faudra me rendre fameux, et l'on comptera le nombre de mes hauts faits, par celui de mes assassinats! Ah! si nos ennemis furent cruels, m'est-il permis de

les imiter? Aurai-je le droit de me plaindre de leur barbarie, si j'usurpe celui de la surpasser? Sera-ce avec des poignards que je ferai des prosélytes à la cause du roi, et dois-je éclairer mon triomphe de torches incendiaires? En quoi d'ailleurs sont criminelles ces armées, où, malgré qu'on en dise, on retrouve tant de Français? Sont-ce elles qui surchargent la terre du poids de leur tyrannie? Sont-ce elles qui ordonnent le meurtre et commettent le ravage? Sont-ce elles qui proscrivent ceux qu'elles ont dépouillés? Plutôt que de flétrir par des bassesses, les palmes qu'amasse leur bravoure, elles gémissent de celles qui déshonorent l'administration de leur patrie. Elles peuvent prodiguer leur sang pour des usurpateurs; mais c'est le seul qu'elles se plaisent à répandre, d'autant plus qu'égarées par des prestiges menteurs, elles croient, en le versant, cimenter la liberté.

Si donc le ciel me favorise assez pour m'accorder sur elles quelqu'avantage, je n'en userai qu'en les ménageant. Je veux promettre clémence absolue, oubli total à ceux qui se rangeront sous mes drapeaux. J'irai plus loin; pour mieux châtier les tyrans, j'armerai contre eux leurs satellites désabusés; de ces aveugles et malheureux rebelles, je ferai les plus ardents défenseurs de la patrie et de mon roi. O grand Henry! le sang qui fait palpiter mon cœur, est encore le vôtre; au défaut de votre génie, vous m'avez légué votre royal exemple, et je serai fidèle à vos paternelles intentions! Je n'oublierai jamais que vous nourrîtes la ville dont vous fesiez le siège; ce n'est qu'en vous imitant qu'on est digne de descendre de vous.

Le prince sort de chez lui avec la ferme résolution de remplir ce projet. Privé de l'expérience des ans, il se sent comme illuminé par

la sensibilité qui échauffe son ame, et comprend qu'il faut user avec Owembury de quelque déguisement. Non pourtant qu'il suppose à ce lord des desseins perfides ; Ferdinand, trop maguanime pour en concevoir lui - même, est aussi loin d'en soupçonner chez les autres ; mais il redoute l'ascendant qu'ont pris sur lui, les raisonnements du vieux diplomate. Ses yeux ont je ne sais quel regard insinuant, son éloquence est armée de moyens si persuasifs, que le prince risquerait de s'en laisser vaincre, s'il osait s'y commettre.

Il se contente de lui dire en présence d'une partie des officiers supérieurs : Mylord, j'ai mûrement réfléchi aux observations que vous m'avez communiquées ; je les ai comparées tant avec les instructions que j'ai reçues, qu'avec mes intentions particulières. Ne doutez pas que je n'en fasse le cas qu'elles méritent par elles-mêmes et par la personne dont elles émanent ; dans

l'occasion je vous prouverai, par l'usage auquel je les destine, la haute estime où je vous tiens.

La nuit cependant avait épaissi ses voiles, et déjà enveloppée de son ombre protectrice, la flotte signalait un premier phare élevé sur les côtes de France. A cet aspect, se fait entendre un murmure général d'allégresse, que la prudence des chefs a quelque peine à calmer. Une manœuvre rétrograde écarte nos héros d'un rivage, où sans doute veille l'ennemi. Après avoir, par une direction simulée, tourné leurs proues vers les régions qu'ils viennent de quitter, ils les ramènent bientôt, en louvoyant, vers celles dont ils méditent la conquête. L'astre nocturne, dont la lueur douteuse s'échappe à travers de sombres nuages, guide leur marche et la favorise. Au sein du silence qui les environne, parmi les ténèbres qui les couvrent, on n'entend que le bruit monotone du gouvernail qui fend

les flots, que les gémissements du vent qui enfle les voiles et frémit dans les cordages; on aperçoit sur les vagues mollement soulevées, que l'écume brillante du sillage.

Ferdinand, entouré de quelques officiers, remarque une anse protégée par des récifs, sous lesquels il réunit et abrite ses vaisseaux. Plusieurs chaloupes mises à la mer le transportent avec une nombreuse partie des siens, jusqu'aux bords tant désirés. Le fer à la main, il s'y élance avec transport; par son attitude énergique et fière, il semble en prendre possession: Je vous salue, s'écrie-t-il, sol sacré de ma patrie! Climats chéris que rendit fortunés le sceptre de mes ayeux, je viens rétablir sa puissance, et faire succéder à vos jours funèbres, les jours de la paix et du bonheur! Beaux rivages de la Loire, le sang cessera d'inonder vos prairies désertes; la flamme d'anéantir vos chaumières dépeuplées! Tremblez!

fuyez, bourreaux! voici venir votre supplice! Victimes, consolez-vous! nous apportons votre vengeance!

Tout est tranquille, tout paraît sans défense sur cette plage solitaire. Après avoir fait choix, sous les rochers qui ceignent sa baye, d'un mouillage sûr, et s'être ménagé par des communications faciles à ses vaisseaux, une retraite sans péril, le prince commande le débarquement total de son armée. C'est avec d'inconcevables efforts qu'il l'opère en silence. A mesure que chaque guerrier touche un territoire que la naissance fit le sien, ou que les rivalités nationales rendirent son ennemi, son cœur est agité d'affections diverses. L'un sent baigner de pleurs ses yeux attendris par la présence de sa patrie; il se prosterne sur ce sol toujours adoré, quoique souvent ingrat, il y imprime ses baisers. L'autre à son aspect, pour lui fatal, éprouve un redoublement de haine et d'indignation:

Voilà la terre qui s'engraissa du sang de sa famille égorgée ; c'est non loin de là que triomphent les spoliateurs de ses propriétés. Celui-ci ne songe qu'aux honneurs de la victoire ; celui-là qu'à ses profits. Tel ne la convoite que comme un moyen de vengeance ; tel ne la désire que pour accorder un pardon. Le feu du courage qui luit dans les yeux de tous, prend dans ceux des Anglais, un épouvantable caractère de férocité. Durant le calme et l'obscurité de la nuit, il semble étinceler sur leur front, comme un affreux météore ; à leur colère sombre, aux mouvements convulsifs de leurs membres menaçants, on peut juger qu'ils ne sont pas Français.

Ferdinand divise en trois corps son armée réunie. Une faible division du premier demeure sur les vaisseaux dont la garde lui est commise ; la plus considérable distribuée sur le rivage, en fait occuper les points principaux par de

vigilantes sentinelles, et après avoir assemblé ses armes en faisceaux, par une nourriture abondante et saine, elle répare ses forces. Sur la pelouse verdoyante, sur des quartiers de rocs épars, les soldats à demi-couchés, font circuler à la ronde un vin frais et restaurant. La coupe, qui des mains se porte aux lèvres, reçoit les vœux et atteste les serments. C'est à la délivrance de la patrie, c'est à la ruine de ses tyrans que boivent ces guerriers. Plus d'un, au fond de son cœur ému, joint à ces souhaits, celui des triomphes de sa cupidité ou de son orgueil. Le prince reconnaissant exalte la généreuse hospitalité et les secours réparateurs des Anglais.

Le deuxième corps d'armée, en grande partie composé d'une cavalerie nombreuse et bien équipée, recèle dans son centre une artillerie formidable. Quelques pièces de campagne, qui précèdent plusieurs phalanges légères et bril-

lantes, sont destinées à protéger leur incursion. Elle est ordonnée. Avant la fin de la nuit, lorsque des lignes sont tracées, des postes établis pour seconder les attaques, fortifier la défense ou garantir les retraites, Ferdinand commande la marche. La troisième colonne s'ébranle, et ralliée autour de six étendards, parmi lesquels on remarque la royale bannière des lis, elle obéit avec transport à la voix de son chef. La lune qui termine son cours, prête à leurs pas sa clarté fugitive; elle les guide dans les sinuosités d'un terrein sabloneux, de toutes parts hérissé de ronces et de bruyères.

Il y avait un peu plus d'une heure qu'ils cheminaient de la sorte, quand à la lueur blanchissante de l'aurore, à travers les branches écartées d'un bosquet d'ormes, ils virent poindre et briller la flèche azurée d'un clocher. Arrivés sur un tertre assez élevé, bientôt ils découvrirent des groupes

de chaumières ; mais autant que la distance leur permettait d'apercevoir, ils jugèrent que parmi les bouquets de verdure qui les ombrageaient, elles étaient comme enveloppées d'un nuage condensé autour d'elles. L'examen, devenu plus facile par le rapprochement, les convainquit que du milieu de ce hameau, s'élevait incessamment une fumée épaisse, à travers laquelle on voyait s'élancer de tems en tems quelques flammèches étincelantes. Le plus morne silence planait sur cette contrée, qui d'ailleurs présentait de toutes parts l'aspect d'une vaste solitude. Ni le chant matinal du coq dont la vigilance quotidienne arrache à son repos à peine commencé le villageois accablé de fatigues; ni les mugissements des troupeaux qui sortent de l'étable et marchent vers la plaine; ni le gazouillement des oiselets qui se réveillent dans leurs nids, pour saluer le retour du soleil; ni même le murmure d'un

ruisseau coulant sur un lit de rocailles ; rien n'interrompait ce calme profond. Le ciel voilé de nuages gris et immobiles, à travers lesquels, d'un côté s'éteignaient les dernières lueurs de la lune, de l'autre perçaient les premiers traits du jour ; la mer à l'horizon, tranquille, à peine ridée par un vent léger ; tout renforçait la teinte lugubre de ce tableau mélancolique. Non pourtant qu'il offrit la nature en deuil et désolée, mais la campagne triste, sérieuse, et si cette expression n'est pas exagérée, comme méditant sur les malheurs qui viennent de la consterner. Au milieu de cette campagne, parmi les monceaux de sables et les bruyères desséchées, s'avançait avec intrépidité, quoiqu'avec précaution, une armée de héros, gémissante du spectacle qui affligeait ses yeux, étonnée du silence, de la solitude, de la facilité qui accompagnaient sa première tentative.

Plus de lumière venant à éclairer les objets, Ferdinand et ses compagnons remarquèrent qu'ils étaient entourés de ruines et de débris. Par-tout le fer avait laissé des traces meurtrières; par-tout l'incendie avait étendu ses ravages. A mesure qu'ils approchaient, le tableau devenait plus douloureux et l'aspect plus pénible. Des bocages d'arbres fruitiers avaient été abattus par la hache, et leurs branches indignement coupées gisaient encore chargées de leurs fleurs flétries. Plus loin, la flamme embrâsant les jeunes moissons, au lieu d'un espoir nourricier, n'avait laissé que des cendres stériles. Là, sous les coups redoublés de la sape, s'était écroulé un magnifique aqueduc, dont le canal portait aux habitants de ce canton des eaux fertilisantes. Ici les routes encaissées avaient disparu, englouties par ces fouilles qui procuraient des aliments au carnage, des matériaux à la dé-

fense. Mais, ô spectacle lamentable et funeste! lorsque nos guerriers eurent pénétré dans l'enceinte du village, ils la trouvèrent encombrée de débris fumants. Le glaive, le boulet homicide avaient signé leurs efforts, pour faire de cet endroit un effroyable amas de ruines. Plus de portes aux seuils abandonnés; les toitures écrasées, affaisées sous les éclats de la bombe, des pans de murailles à demi-démolis et prêts à s'écrouler; et parmi les affreux témoins du pillage et de l'embrâsement, des meubles de toute espèce mêlés aux instruments de labourage, des cadavres humains confondus avec ceux des animaux.

Par des désastres aussi grands, par un dégât aussi général, l'armée jugea que ce lieu avait été naguères le théâtre d'une terrible action. Continuant à le parcourir, elle arriva sur la place, en face de l'église, devant laquelle Ferdinand lui fit prendre des posi-

tions favorables. Pour lui, escorté de quelques généraux et fidèlement accompagné de lord Owembury, il se prépara à monter les degrés qui conduisaient au temple. Les portes en avaient été brisées; les colonnes du porche fendues et mutilées, prouvaient trop que l'artillerie n'avait pas ménagé le lieu saint. Il était jonché de cadavres, de tout âge, des deux sexes, la plupart nus, sanglants, mutilés, quelques-uns vêtus de divers costumes, tous placés dans des positions différentes. Plusieurs avaient le flanc percé de baïonnettes qui y étaient demeurées; d'autres, la main armée d'un tronçon de sabre, avaient expiré en frappant ou en menaçant. A côté du soldat égorgé au milieu de sa luxure sanglante, reposait une vierge, son innocente victime. Des époux, les bras enlacés, étaient morts en pressant mutuellement leurs lèvres défaillantes. De malheureux vieillards,

de timides enfants, fuyant les coups des assassins farouches, s'étaient traînés jusqu'aux marches du sanctuaire, et autour de l'autel qu'ils tenaient embrassé, ils avaient cherché un rempart. Vaine espérance ! Ils étaient tombés, les uns en implorant du ciel une vengeance mesurée aux crimes de leurs meurtriers ; les autres en le priant pour eux. Au milieu d'eux, on ne pouvait contempler sans un respectueux attendrissement, un pasteur vénérable par son âge, ses cheveux blanchis, ses vêtements sacrés, son attitude imposante. C'est en présentant aux bourreaux l'image d'un Dieu mort pour leur rédemption, qu'il avait reçu le coup fatal ; par le geste où l'avait surpris le trépas, on voyait que sa dernière pensée, que son dernier mouvement avaient répandu sur les égorgeurs et sur les victimes, les célestes bénédictions.

A la vue de ces scènes tragiques, la douleur, l'épouvante, l'indignation

l'indignation agitèrent vivement les généraux : Ferdinand en proie à mille sentiments pénibles, laissa tomber des larmes amères. Est-ce bien dans l'âge des lumières et de l'humanité, dit-il, que se sont commis ces exécrables attentats, dignes de l'ignorance et de la barbarie des siècles de ténèbres ? Quoi ! d'une part, c'est au nom du Dieu de clémence, de l'autre, c'est en celui de toutes les vertus protectrices des empires et tutélaires des hommes, qu'on a conçu, médité, exécuté tous les crimes ? Au milieu de ce spectacle de désolation, par un contraste horrible, j'aperçois les signes consolateurs de la religion et de la félicité. Ici l'image de Jésus, là celle de la liberté.. Ah ! malheureux humains ! Ce qui devrait former entre vous d'indissolubles nœuds, vous éloignera-t-il sans cesse ? Quand le fils de Marie vous apporta la douceur et la paix, pensait-il que de ces germes si doux, naîtraient les

fruits empoisonnés de la discorde et de la guerre ? et lorsque la sagesse, fécondée par le talent, fesait luire sur vous, comme un astre vivificateur, le flambeau de la liberté, prévoyait-elle que des mains sanguinaires l'échangeraient bientôt contre la torche des furies ?

C'est à vous, monseigneur, dit alors Owembury, qu'il est réservé de l'éteindre. Oui, le ciel permet qu'à votre arrivée sur cette terre de proscription, vous y soyez témoin des coupables excès auxquels peut porter le fanatisme de l'indépendance. Mieux que le plus éloquent discours, ce spectacle parlera à votre ame. Ce temple saint souillé d'homicides, ces femmes poignardées par les monstres mêmes dont la brutalité venait de profaner la pudeur, ces vieillards mutilés, ces enfants égorgés sur le sein de leurs mères, ce pontife dont le sang a rejailli jusqu'à l'autel où il offrait à Dieu le sacrifice

de ses prières !..... ah! prince, en faudrait-il plus pour amollir l'ame la plus insensible! La vôtre que l'héroïsme de la vertu enflamme, se livre maintenant à la douleur; bientôt elle sentira les transports de l'indignation. Quels forfaits, vous demanderez-vous, avaient commis ces villageois infortunés? En est-il qu'il faille expier par tant de supplices? Quelles mains furent chargées de les leur infliger?..... Ce qu'ils ont fait, monseigneur? ils ont défendu leurs droits, ils ont voulu remplir leurs devoirs. Ce qu'ils ont fait? ils ont disputé leurs propriétés à la tyrannie spoliatrice; ils ont refusé les bras de leurs enfants, ces bras laborieux qui, par d'incroyables efforts, arrachaient à la terre avare, une modique subsistance, ils les ont refusés aux cohortes de leurs oppresseurs. Ce qu'ils ont fait? appuyés sur la charrue paternelle, attestant le Dieu de leurs foyers, au lieu de

l'outrager par des blasphèmes, ou de le méconnaître par des dédains, ils ont voulu l'adorer encore : avec ce culte antique, ils ont voulu conserver celui d'une magistrature que quinze siècles environnaient de respect. Trop simples pour démêler le labyrinthe inextricable de la métaphysique qui a perdu le siècle, ils demandaient un Dieu, leur Roi, du pain!.... On leur a donné la mort!....... Ils étaient coupables sans doute aux yeux de leurs meurtriers; car leurs meurtriers ont tué leur Roi, veulent détrôner Dieu, et pour dévorer la population, ils détruisent l'agriculture, anéantissent le commerce et livrent aux flammes leurs produits.

Ce discours, l'accent avec lequel il est proféré, les voûtes augustes et rustiques qui en sont frappées, la présence des cadavres sanglants, des ruines fumantes, tout contribue à nourrir, à exalter, à faire fermenter dans l'ame des au-

diteurs les affections de l'horreur, de la vengeance, de l'indignation. Ferdinand, qui les contient à peine, sort de ce temple funeste où la guerre civile avait rassemblé ses désastres sacriléges. Il en sort, avec l'intention de les punir.

La colonne qu'il commande réunie sur la place, s'y pratiquait un camp provisoire. Les ingénieurs venaient de juger que le village appuyé sur une pente défendue par des bois, fortifié par des rochers et offrant avec la mer une communication rapide et sûre, présentait une position favorable. Des tentes furent assises sur la place; on garnit de canons le péristyle de l'église métamorphosée en citadelle et siége du quartier-général; on en enleva les cadavres auxquels le duc fit donner la sépulture; il établit des batteries sur la hauteur; il fit placer sur tous les points des postes avancés, des vedettes et des sentinelles.

Ces arrangements pris, lord

Owembury, voulant mettre à profit une occasion qui pouvait pour jamais assurer son influence sur l'esprit comme sur le cœur de Ferdinand, lui demanda et en obtint la faveur d'une audience secrète. C'était vers le déclin du jour. Une partie de la garnison, fatiguée, retrouvait dans le sommeil, le repos et ses forces, tandis que l'autre, sagement distribuée, veillait pour la conservation de tous.

Une chapelle décorée à la hâte de quelques meubles indispensables, était devenue l'appartement du prince. Le perfide Anglais y entra mystérieusement; par l'expression équivoque de son visage, il excita sur ce qu'il venait lui communiquer, la curiosité du duc auquel il parla à-peu-près en ces termes :

« Hier matin, à l'instant où nous quittions les rives de l'Angleterre, votre altesse observait avec cette noble présomption qui sied à la valeur, que l'heure d'une ven-

geance légitime allait arriver. Elle sonne, monseigneur, cette heure mémorable, et la prudence vous invite à la saisir. Si quelques scrupules vous arrêtaient encore, ce que vous venez de voir, a suffi sans doute pour les dissiper. Votre premier pas dans la nouvelle carrière où vous descendez, est en même tems une leçon et un succès; vous ferez tourner l'un et l'autre à l'intérêt de la cause que vous défendez, vous en ferez le profit de votre propre gloire.

» Mais, monseigneur, il faut cesser de l'alimenter d'illusions brillantes et fantastiques; ce n'est point avec des chimères qu'on berce un héros tel que vous; il est tems de payer d'un prix réel, la réalité de vos services. — Ferdinand étonné veut interrompre Owembury, pour l'assurer que le bonheur d'être utile est son seul désir, comme sa plus douce récompense; l'Anglais demande et obtint la permission de s'expliquer. — Ce lan-

gage paraît vous surprendre, monseigneur, vous éprouverez des sentiments non moins étranges à la suite de cet entretien. Votre ame naïve et pure, ne connaît de l'héroïsme, que ses qualités les plus estimables, la vaillance et la loyauté; elle n'oserait soupçonner qu'on l'altère souvent par l'orgueil, par l'ambition, et que cette vertu si recommandable ne sert le plus souvent que de moyen à ces vices superbes. Apprenez qu'il est des hommes, des princes mêmes, s'il le faut avouer, qui, brisant les liens du sang, foulant sous leur ambitieuse cupidité les droits de la nature, amassent sur la tête de ceux qui leur font obstacle, une tempête de malheurs, la dirigent sans cesse contre eux, jusqu'à ce que les ayant submergés par un naufrage irrémissible, ils puissent recueillir, dans l'héritage de leurs victimes, les fruits de leurs spéculations criminelles. Telle a été, vous ne l'ignorez pas, la mar-

che atroce de l'affreux duc d'Orléans. Dès long-tems, il éleva pièces à pièces l'échafaud où fut immolé son parent et son roi. Mais lui seul, des membres de sa famille, fut-il conspirateur ? Le sang de Louis XVI s'est armé contre lui, et si l'anarchie apesantit la hache sur sa tête, ce furent des mains bien chères qui la dirigèrent. Vous changez de couleur, Prince ? Oui, je le répète, le fratricide s'est mêlé à tous les crimes dont la ligue assassina votre monarque !.... — Mylord, s'écria le duc en s'élançant de son siège, avec un visage sur lequel se traçait l'horreur, qu'osez-vous dire ? Songez-vous de quels personnages et devant qui vous parlez ? — Si j'avais affaire, reprit Owembury, à une ame commune, j'employerais, pour arriver jusqu'à elle, les ménagements qu'exigerait sa faiblesse ; au lieu de l'attaquer par des chocs si sensibles, ou je les lui eusse épargnés, ou j'en aurais

adouci la rudesse. Mais c'est Ferdinand, duc d'Angoulême, que j'ai l'honneur d'entretenir ; c'est-à-dire, un jeune héros, dont l'expérience, dont la sagesse ont devancé les ans, et que le malheur a tellement servi, qu'il est digne d'entendre, sans déguisement, la pure vérité. Que votre altesse fasse donc un peu violence aux émotions de son cœur, qu'elle daigne me permettre de continuer à lui développer ses plus chers intérêts.

Non moins agité par les fatales lueurs que lui fesait entrevoir le lord, que vaincu par l'ascendant de son adresse, le prince s'assied de nouveau ; l'agent de Pitt achève de s'expliquer : « En révélant à votre altesse des secrets de cette nature et de cette importance, j'ai dû compter sur sa répugnance à y ajouter foi. Ces hésitations sont louables sans doute, elles donnent la mesure de sa délicatesse et de sa générosité. Mais permettez-moi, monseigneur, de vous observer

que pousser trop loin ces sentiments qui d'abord subjuguent les caractères nobles, c'est quelquefois préparer des triomphes à l'intrigue, à soi-même des regrets. L'antique bonne-foi, l'héroïque franchise, la loyauté chevaleresque, la bonté, furent toujours, sont encore le patrimoine de votre illustre maison. Ouvrez cependant l'histoire, vous vous convaincrez que, parmi la multitude de ces princes magnanimes, il s'est rencontré quelques ames, je ne dirai ni méchantes, ni viles, mais dont la fierté originelle a dégénéré en orgueil, mais dont l'orgueil a produit l'ambition. Ce que les siècles écoulés nous montrent, ne peut-il se reproduire dans celui-ci ? dans celui-ci, qui eût fait naître l'ambition, si elle n'avait point existé ? Peut-être eût-il fallu être doublement héros pour se refuser à ses charmes faciles et constamment prodigués. Si dans cette effervescence générale qui a remué

toutes les passions humaines, la lie de la nation, agitée par un renversement inoui, s'est élevée de toutes parts, trouverez-vous extraordinaire que ceux qui en formaient la fleur, aient profité de ces instants de trouble pour ravir à un concurrent, qu'ils jugeaient indigne, la puissance dont il semblait ignorer l'usage ? Au reste, quels qu'aient été leurs motifs, c'est au ciel maintenant, ce sera par la suite à la postérité qu'il appartiendra de les juger : ma mission, monseigneur, se borne à vous les faire connaître. »

A ces mots, Owembury remet au duc un porte-feuille à son adresse : Voici, ajoute-t-il, des témoins irréprochables, qui beaucoup mieux que moi, obtiendront le déplorable avantage de vous persuader.

Ferdinand ayant ouvert le porte-feuille, y trouve, sous une enveloppe qui porte son nom, plusieurs papiers. Celui qui les contenait

tous est une lettre de M. Pitt; voici, ce qu'écrivait le ministre :

MONSEIGNEUR,

« Mylord Owembury est chargé de préparer votre altesse au » coup qui va la frapper ; une » cruelle nécessité me contraint » à le lui porter moi-même. Mais » dans cette conjoncture sur laquelle je gémis, j'ose croire que » toute affligée qu'elle pourra être, » elle n'attribuera ma conduite » qu'à la tendre considération que » j'ai pour sa personne, qu'au » puissant intérêt que m'inspire » le salut de la France. »

W. PITT.

Le prince déploie d'une main tremblante, parcourt d'un œil effrayé, la liasse de papiers renfermés dans celui-ci. C'est une correspondance suivie, exactement rangée par dates successives, entre son père, son oncle et plusieurs de leurs agents. On ne sera pas

fâché de connaître quelques-unes de ces lettres qui jettent un grand jour sur quelques parties encore obscures des causes de notre révolution.

LETTRES

De Monsieur, *frère du Roi.*

PREMIÈRE.

Au Duc de Fitz-James.

Versailles, le 13 mai 1787.

« Voici, mon cher duc, l'as-
» semblée des notables qui tire
» vers sa fin, et cependant vous
» n'avez pas encore abordé la gran-
» de question. Vous n'en pouvez
» douter, les notables n'hésite-
» ront pas à croire, d'après les
» pièces que vous leur avez re-
» mises il y a plus de six semai-
» nes, *que les enfants du Roi ne*
» *sont pas les siens.* Ces pièces
» prouvent jusqu'à l'évidence la
» conduite coupable de la reine;

» vous êtes sujet trop attaché au
» sang de vos maîtres, pour ne
» pas rougir de ployer devant ces
» fruits adultérins. Dès demain
» donc, pas plus tard, proposez
» un rapport à mon bureau, sur
» ce sujet. Je serai absent; mais
» mon frère d'Artois, dont le bu-
» reau ne tient pas de séance,
» présidera à ma place. Le fait
» dont il s'agit, une fois avéré,
» les conséquences sont faciles à
» tirer. Le parlement, qui n'aime
» pas la reine, ne fera pas grande
» difficulté; mais, s'il avait la
» fantaisie d'en élever, nous avons
» les moyens de le rendre rai-
» sonnable. Quant aux états-gé-
» néraux, j'espère bien qu'on en
» parlera long-tems avant d'y pen-
» ser sérieusement. Enfin, il faut
» tenter le coup, et comme nos
» prétentions reposent sur la vé-
» rité, il faut réussir. Ce n'est
» qu'ainsi qu'il me sera facile
» d'oublier les sacrifices énormes
» qu'il m'a fallu faire pour acquérir

» cette conviction. Je sais qu'elle
» ne sera pas très-agréable au roi;
» mais entre nous, jouet comme il
» l'est de sa femme, mérite-t-il de
» régner? Oui, mon cher Fitz-
» James, c'est un pauvre sire,
» et la France est digne d'avoir
» un véritable roi. »

Deuxième.

A Monsieur de Favras.

« Je ne sais, monsieur, à
» quoi vous employez votre tems
» et l'argent que je vous envoie.
« Le mal empire; l'assemblée déta-
» che tous les jours quelque chose
» du pouvoir royal; que restera-t-il,
» si vous différez? Je vous l'ai dit
» et écrit souvent: Ce n'est point
» avec des libelles, des tribunes
» payées, et quelques malheureux
» groupes soudoyés, que l'on
» parviendra à écarter Bailli et
» Lafayette. Ils ont excité l'insur-
» rection parmi le peuple; il faut
» qu'une insurrection les corrige

» à n'y plus retomber. Ce plan a » en outre l'avantage d'intimider » la nouvelle cour, et de décider » l'enlèvement du *soliveau*. Une » fois à Metz ou à Péronne, il » faudra bien qu'il se résigne ; » tout ce que l'on veut est pour » son bien ; puisqu'il aime *la nation*, il sera enchanté de la » voir bien gouvernée. Renvoyez » au bas de cette lettre un *récépissé* des 200 mille francs. »

1.er Novembre 1789.

TROISIÈME.

De Madame de Favras, à Monsieur.

21 Janvier 1790.

MONSEIGNEUR,

« C'est au service de Monsieur » que vient d'être sacrifié mon infor- » tuné mari, victime de son zèle et » de sa discrétion. Sa veuve éplo- » rée se met aux pieds de votre al- » tesse royale ; si Monsieur ne peut » calmer son désespoir, il doit

» au moins l'adoucir. Permettra-» t-il que celle qui a tout perdu, » éprouve plus douloureusement » encore l'amertume de sa perte » aigrie par la misère ? Insister » davantage, ce serait douter de » la sensibilité, de la reconnais-» sance de votre altesse. »

En marge de cette requête, est écrit, de la main de celui auquel elle est adressée :

« Accordé 12,000 liv. de grati-» fication à madame de Favras. »

QUATRIÈME.

Au Comte d'Artois.

28 Décembre 1792.

« Tout ce que la fortune pour-» rait imaginer de plus fatal s'était » réuni contre nous depuis plus » de dix-huit mois; mais il sem-» ble qu'elle veuille s'appaiser et » nous regarder avec plus de fa-» veur. Que nous importe, en » effet, que Condé ait obtenu à

» notre préjudice le commandement de l'armée fournie par le roi de Prusse et l'Empereur ? Si le coup qui se prépare est frappé, il vaut lui seul une armée. Soixante montagnards de l'assemblée et le ministère Anglais nous restent ; avec de tels secours, on peut tout espérer. Sortez, mon frère, de la léthargie voluptueuse où vous êtes plongé ; voyez Pitt le plus souvent. Je conviens qu'il est dur de ramper, lorsqu'on devrait donner des ordres : mais ce tems n'est peut-être pas très-éloigné ; le roseau qui ploye vit plus long-tems que le chêne qui rompt. Vous serez chêne à votre tour, mon frère, et Dieu sait ce qui en résultera. Rendez-moi compte de tout, singulièrement des nouvelles dispositions du cabinet de Georges III ou plutôt de Williams Pitt. »

CINQUIÈME.

Au même.

30 Janvier 1793.

« C'en est fait, mon frère, le » coup est porté. Je tiens dans » mes mains la nouvelle officielle » de la mort du malheureux Louis » XVI, et n'ai que le tems de » vous la transmettre. On m'ap- « prend aussi que son fils s'en « va mourant. En donnant des » larmes à nos proches, vous » n'oublierez pas de quelle utilité » pour l'état va devenir leur mort. » Que cette idée vous console, et » pensez que le grand Prieur votre » fils est, après moi, l'espoir et » l'héritier de la monarchie. »

Pendant que Ferdinand anéanti par ces lettres, les lits et les relit encore, Owembury profite de la stupeur silencieuse dans laquelle elles l'ont jeté, pour lui découvrir une partie des vues de la cour

britannique. Il résulte de la correspondance dont vous venez de prendre communication, lui dit-il, que depuis de longues années, les frères de Louis XVI, et particulièrement Monsieur, ont formé le projet de lui enlever la souveraine puissance, pour s'en revêtir eux-mêmes. Supposition injurieuse et gratuite, que la reine, en souillant le lit nuptial, a voulu enter sur la tige des lis, des rejetons adultères ; préméditation d'un enlèvement opéré sur la personne du monarque, au nom duquel l'ambition eût essayé de commander ; politique sanguinaire, qui, après avoir employé à la conduite de ses plans, un instrument docile, le laisse briser, lorsqu'il est découvert, et croit payer avec de l'or la tête qu'une discrétion servile lui a dévouée ; mobiles ténébreux, dirigés pour égarer la diplomatie d'un cabinet qui ne peut subsister sans l'estime des souverains ; ressorts non moins

perfides, mis en jeu pour intéresser les passions viles et cruelles à une perte ardemment souhaitée ; douleur hypocrite, simulée à l'époque de la catastrophe parricide ; larmes feintes, à travers lesquelles perce et éclate le transport mal dissimulé, de l'ambition qui s'assouvit : voilà, monseigneur, les résultats majeurs qui sortent de cette épouvantable correspondance. Sa majesté britannique, dont ses auteurs réclamaient les secours, a pensé, qu'avant de leur en accorder, il était besoin de connaître l'intérieur de leur conduite. M. Pitt, chargé de cette recherche difficile, est parvenu à en découvrir d'assurés témoignages ; ces écrits sont autant de miroirs fidèles où se peignent dans leur nudité honteuse ceux qui les ont tracés. Excusez ma sincérité peut-être téméraire, mais du moins désintéressée ; je sais que l'amour de la patrie a dans votre cœur plus d'empire que l'intérêt de la famille. —

Ah! mylord, s'écria le duc en essuyant ses larmes, que vais-je devenir et que faut-il faire? — Le porte-feuille est encore chargé de vous répondre, dit Owembury. Ferdinand y trouve en effet une missive ministérielle dont la lecture achève de mettre le comble à son douloureux étonnement :

« GEORGES, ROI!

« Mon cousin, je vous fais
» cette lettre pour vous mander
» que notre intention et volonté
» royale, étant de délivrer la
» France de l'oppression sous la-
» quelle elle gémit, sur-tout de-
» puis la mort de notre frère et
» cousin, sa majesté très-chré-
» tienne, comme aussi de placer
» sur son trône un de ses héritiers
» directs; nous vous investissons
» du commandement de l'armée
» que nous envoyons pour cet ob-
» jet, et reconnaissons dans vous
» seul, le droit à la régence du

» royaume, pendant la minorité
» de Louis XVII, fils du feu roi.
» Que si ledit enfant venait à dé-
» céder, nous voulons et enten-
» dons que vous lui succédiez
» sans intermédiaire, délai, ni
» partage, à l'exclusion de tout
» prétendant direct et indirect;
» sous la condition expresse néan-
» moins de remplir les volontés
» de sa majesté Louis XVI, en
» fesant monter sur son trône,
» devenu le vôtre, la princesse
» Marie-Thérèse, sa fille, qu'il
» vous a destinée pour épouse.
» Voulant bien autoriser nos dé-
» cisions et conduite royales, en
» proclamant en présence de Dieu
» et à la face de la terre, que
» ceux-là qui ont conspiré contre
» la sûreté, puissance, et vie du
» feu roi, se sont par là même
» exclus de la ligne d'hérédité à
» la couronne : interprétant ainsi
» les lois fondamentales de l'état
» de France et les capitulaires de
» Charlemagne, qui, n'astreignant

» point

» point à la justice ordinaire les
» princes de sa maison, n'a pas
» défendu aux princes leurs pairs
» de devenir par des moyens inu-
» sités, les organes de la justice
» divine. Sur ce, je prie Dieu,
» mon cousin, qu'il donne vic-
» toire à vos armes, succès à
» votre entreprise et qu'il ait votre
» personne en sa sainte et digne
» garde. »

« *Donné à Westminster, le*
de l'an de grâce
le *et de notre règne, le*

» *Signé* DUNDAS. »

Durant cette dernière lecture, Owembury s'était retiré, sous prétexte de discrétion et de respect; mais en effet, pour que l'isolement auquel il livrait le prince, augmentât ses incertitudes et le conduisît, par la pente accoutumée de son caractère, à des mesures précipitées. Que la correspondance des princes soit réelle ou controuvée, on conçoit aisé-

ment, qu'en en donnant connaissance à Ferdinand, le but du ministère anglais était ou de semer dans le cœur du jeune homme, les germes de l'ambition, si toutefois ils n'y étaient pas déjà; et s'ils y existaient, de hâter leur développement. La perspective d'un trône a bien des attraits pour une ame jeune et passionnée; elle en a peut-être davantage encore, lorsqu'au lieu d'en offrir la possession comme le prix de la cupidité, on la représente comme la récompense de l'héroïsme. Parmi le flux d'idées qui se pressaient dans la tête du duc, celle-ci fut une de celles auxquelles il s'arrêta le plus volontiers. D'une part, se disait-il, la trahison des princes n'est que trop avérée; j'en possède, hélas! les preuves les plus manifestes. Que ne m'est-il permis d'en douter et d'attribuer à l'imposture, ce ténébreux ouvrage de l'iniquité! D'un autre côté, la France est la proie des hommes de meur-

tres et de rapines : dans son sein s'agitent des serpents qui la déchirent ; autour d'elle rugissent des tigres prêts à la dévorer !

Opprimée au-dedans, menacée au-dehors, elle lève vers ses voisins des yeux mouillés de larmes ; de ses mains affaiblies par le poids des fers, elle leur montre les profondes blessures par où son sang s'écoule ; sa voix lamentable appelle un libérateur. Que dois-je résoudre en cette conjoncture ? Est-il vrai que je sois destiné à renverser la tyrannie présente, à prévenir l'usurpation future ? et si, pour arriver au trône, je franchis les distances que le sang établit entre lui et moi, ne serai-je pas moi-même un usurpateur ? Que je conserve la couronne au fils du monarque, à son légitime héritier ; ou, qu'après sa mort imminente, je m'en saisisse, ne trouverai-je aucun obstacle, soit chez les rois de l'Europe, soit dans le peuple Français lui-même ? Ne

se présentera-t-il aucun concurrent, et de là ne doit-il pas s'allumer de nouvelles guerres ? Si pourtant il était possible d'étouffer sous le poids de la victoire et par l'ascendant des vertus, l'incendie qui embrâse le centre et la circonférence de ma patrie ; si, sur les ruines de toutes les factions, je pouvais relever le trône de Henri IV ; et comme lui, vainqueur de mes sujets, en devenir le monarque et le père ! Ah ! je sens que cette idée m'enflamme, qu'elle étend mon génie, dilate mon cœur et double mon courage ! Qu'il est beau de commander aux hommes, non par le hasard de la naissance qui donne également un trône à Louis XI et à François I.er ; mais par la puissance de ces qualités sublimes, qui, dans des siècles plus justes, eussent valu à Fénélon, à Catinat, le titre de souverain.

Une partie de la nuit s'était écoulée dans ces réflexions. —

Ferdinand ne veut prendre aucun repos qu'il ne les ait mises à profit. Il appelle Owembury, les lui communique, et lui ordonne de publier, de faire répandre avec profusion, un manifeste aux habitants de la Vendée, aux soldats qui les combattent, au peuple Français enfin. « Le prince a résolu de mettre au grand jour toutes ses intentions ; il arrive sur le sol de sa patrie, le glaive dans le fourreau, l'olivier à la main ; il vient délivrer la nation du joug sanglant qui l'écrase, et le brisera sur la tête de ceux qui l'ont imposé. Il promet d'établir un gouvernement sage, régulier, qui balance également la puissance publique et l'autorité du monarque. La guerre sera terminée avec honneur ; les impôts diminués seront perçus avec indulgence ; peu-à-peu la navigation, les manufactures, les arts, l'agriculture, le commerce reprendront leur vie et leurs nerfs ; aux ravages dévastateurs d'une homicide

tourmente, on verra succéder le calme et la félicité. »

Owembury que l'esprit de cette proclamation déconcerte, que le style dont il doit la composer embarrasse; Owembury, subtil et doucereux artisan de discordes, hasarde certaines observations qui ramènent le prince à son but, dont le manifeste l'éloigne ; il est subitement interrompu par une volée de grosse artillerie, dont le choc ébranle l'édifice où réside Ferdinand. Les officiers supérieurs de ce prince, les aides-de-camp sont bientôt auprès de lui. L'un d'eux l'informe que deux postes avancés de l'armée royale, ayant été surpris et égorgés par une colonne républicaine, cette dernière a occupé sans résistance le revers de la montagne qui défend le village, et que du sommet de cette élévation, elle a engagé l'action par une canonnade envoyée dans la plaine.

En un clin d'œil, Ferdinand,

porté par un rapide coursier, escorté de sa suite, et toujours accompagné d'Owembury, a jeté l'alarme, établi l'ordre, animé le courage dans tous les rangs. Tandis que du haut de la montagne, l'ennemi continue de diriger sur l'armée un feu bien nourri, la division de garde lui risposte sans relâche; tant d'une colline opposée sur laquelle plusieurs pièces sont placées en amphithéâtre, que du flanc droit du rocher même dont il occupe le faîte, elle fait pleuvoir sur lui une grêle foudroyante. Au son du tocsin qui se communique et retentit de village en village, au bruit redoublé du canon, on voit accourir de toutes parts des paysans armés de toutes manières. Quelques-uns portent de vieilles arquebuses et des carabines rouillées; beaucoup n'ont pour défense que des crocs hérissées, des faux recourbées, des fléaux, des bêches, des croissants, des instruments de labour

ou de jardinage. Malgré les ténèbres, à peine éclaircies par les lueurs intermittentes de la lune, cette irruption soudaine a bientôt pris ou reçu une sorte d'organisation. Elle reconnaît avec transport l'armée auxiliaire que la grande Bretagne lui envoie; elle pousse au ciel de fortes clameurs d'allégresse à l'aspect de Ferdinand qu'elle entoure, qu'elle exalte, et dont, au défaut de la personne, elle baise l'habit, les bottes et le cheval. Sous le feu même de l'ennemi cette cohorte indisciplinée se réunit à l'armée du prince ; elle brûle de marcher sous ses enseignes, elle ne veut obéir qu'à ses ordres. Ce n'est point le courage qui l'échauffe ; c'est un enthousiasme fanatique qui la transporte, c'est une sainte fureur qui la dévore. Il ne s'agit point seulement pour elle de délivrer la terre ; il faut venger le ciel. Sur sa bannière, au-dessus de laquelle brille l'effigie de Jésus crucifié, on lit

ces mots qui lui servent de cri de guerre et de ralliement : DIEU ET LE ROI! Quand elle marche aux batailles, elle pense voler au martyre ; telle est même la force de la superstition qui la domine, qu'elle croit à la résurrection prochaine des victimes de sa cause. A la tête de ses phalanges, on distingue des nobles, remarquables par les plumes blanches qui flottent sur leurs chapeaux ; des prêtres revêtus des habits de leur ministère, et qui, au nom du Dieu dont leurs mains promènent l'image dans les rangs, excitent au carnage et promettent aux insurgés les célestes récompenses. — Owembury qui, nonobstant le trouble inséparable d'un tel instant, observe ce spectacle, contemple avec une satisfaction intime, les ravages du fanatisme et les effets de la crédulité. Ferdinand gémit des erreurs dont il est forcé de tirer avantage ; il en rougit, mais l'ennemi redouble ses efforts.

Ce n'est pas le moment du sage, qui raisonne ; c'est celui du guerrier condamné à frapper.

Depuis deux heures on s'attaque avec un égal acharnement, on se défend avec une même bravoure. La lune, le feu roulant de l'artillerie, la flamme des torches ont cessé d'éclairer la scène : l'aube naissante l'illumine pour en montrer l'horreur. La terre est jonchée de cadavres, de membres dispersés, de soldats mourants, de chevaux abandonnés, d'armes brisées. Le sang qui jaillit de la pointe des rocs, sur lesquels des guerriers expirent, vient rougir la verte pelouse. Parmi le bourdonnement continuel d'une multitude agitée par tous les mouvements, percent des cris de fureur ou de joie, les plaintes douloureuses des blessés, le son lugubre du beffroi, le roulement tantôt ralenti, tantôt précipité des tambours, la fanfare des trompettes, le hennissement des chevaux, les coups de

canons répétés et multipliés par l'écho, le fracas de la mousqueterie, le sifflement des balles, le bruit sourd des machines qu'on traîne et des chariots qu'on transporte ; quelquefois ce murmure est tout-à-coup calmé par un profond silence, durant lequel on n'entend que le souffle des zéphirs qui glissent sur la verdure et se jouent sur la cime des peupliers.

Ferdinand, convaincu que d'une attaque sans succès, d'une défense sans avantages, ne résultaient que des pertes inutiles et des désastres réciproques, rallie son armée, la divise en deux colonnes, destine l'une à l'assaut direct, l'autre à l'agression oblique du poste important occupé par l'ennemi. Ce prince commande la charge, se met à la tête des rangs, les excite du geste et de la voix, et marche à la montagne. A l'aspect de cette nouvelle manœuvre, le feu des républicains redouble ; ils baissent leurs pièces qu'ils pointent verti-

calement sur le gros des assaillants, tandis que par une grêle continue de balles et de biscayens, ils les harcèlent sur les aîles, l'opiniâtre courage de ceux-ci augmente avec le péril ; à travers mille morts planant sur leurs têtes, ils s'avancent inébranlables, serrés, pressés en rangs épais, rendant au centuple les coups qu'on leur envoie, menaçant les adversaires de leurs baïonnettes hérissées. Les morts qui tombent à leurs côtés, les blessés qu'on enlève et qui éclaircissent leurs lignes, ne les arrêtent, ni ne les découragent. Les bataillons disciplinés marchent en silence ; la cohorte populaire se rue avec de grands cris. Les prêtres, non moins intrépides que des guerriers, distribuent aux mourants les secours de la religion ; ou plutôt, hélas ! ils les enivrent, à leur heure dernière, des philtres du fanatisme. Si parmi ces pontifes soldats, il en est que des blessures atteignent, ou que la mort

renverse, ceux qui leur survivent les offrent pour exemple et les citent comme modèles. Aux clameurs furieuses des combats, se mêlent des prières sacrées, et le nom vénérable de l'Homme-Dieu erre sur ces lèvres affamées de carnage.

Ferdinand tantôt au centre, tantôt sur les flancs, court, vole, s'agite, commande, s'avance. La chaleur de son courage n'ôte rien au calme de ses sens. Intrépide et fier, il paraît sur un coursier aux crins blancs, comme une divinité parmi les tempêtes.

Il inspire le dévouement à ses guerriers, l'admiration à ses adversaires. En tous lieux, à tout instant, on voit flotter le panache qui ombrage sa tête; il indique sans cesse aux siens la route des périls et de la victoire.

Malgré la défaveur de sa position, son armée a escaladé la montagne, jusqu'à l'endroit où l'ennemi, fortifié par de nombreuses bou-

ches fulminantes, attaque, repousse et combat à-la-fois, comme sous un inexpugnable rempart. Le terrein qu'il occupe s'unit d'un côté à la colline, de l'autre à la plaine spacieuse par une pente insensible. C'est au-delà de cette esplanade que les républicains ont assis leur camp, auquel elle sert de boulevard. Une grande saillie de forêts le protège et en défend la vue.

A l'approche des assaillants, leurs ennemis rallient et serrent leurs pelotons ; fermes et tranquilles, la baïonnette en avant, ils attendent que l'action s'engage. Ferdinand, qui à la tête de la cavalerie, avait été contraint de tourner la montagne, pour arriver par un détour à son sommet, Ferdinand n'a pas plutôt paru, que, le glaive à la main, il se précipite sur le bataillon républicain, et tente de s'ouvrir un passage dans ses rangs ; le corps qu'il commande particulièrement, vole sur sa trace; l'armée entière l'imite

avec célérité. Ebranlés par un choc si terrible, les défenseurs de la république ployent, et reculent. Un groupe d'artilleurs et de grenadiers, obstiné à défendre quelques-unes des premières pièces, est enveloppé tout-à-coup et incontinent massacré. Le sang qui commence à couler, les cris qui en accompagnent l'effusion, augmentent l'audace des uns, irritent la colère des autres. On en vient aux mains, et les premiers rangs se mesurent. Soudain une haine mutuellement égale fait sentir le besoin de signaler une semblable bravoure. La mêlée devient générale, sur tous les points on combat; de tous côtés le fer s'abreuve de sang, la mort prodigue ses traits. L'air retentit des coups portés et reçus; la terre se couvre de membres palpitants et d'armes fracassées. Le creux des rochers redit les clameurs sanguinaires et douloureuses que poussent les armées. Elles ont quitté les tubes bruyants

et homicides pour le glaive plus silencieux et non moins meurtrier. Le sabre d'une main, la baïonnette de l'autre, tel guerrier attaque et repousse, subit les plus violentes secousses et assène les plus rudes chocs. Tel autre, caracolant sur un coursier fougueux, qui hennit d'impatience et tressaille de plaisir, vole de rang en rang avec la rapidité de l'éclair, et comme la foudre, laisse partout les traces de son passage dévastateur. Sous ses coups incessamment répétés, tombent, gémissent, ou expirent, le vétéran dont le visage sillonné de rides et de cicatrices, a bravé dix combats; le blond adolescent qui, des bras adorés d'une maîtresse charmante, appelé par le patriotisme ou par la nécessité, courut dans ceux de la gloire pour y trouver le trépas. Ici, autour d'un étendard dont les lambeaux criblés sont noircis de fumée et teints de sang, se pressent se heurtent, s'é-

gorgent un grand nombre de combattants. Ceux-ci attaquent avec acharnement et voudraient enlever le signe glorieux de leur triomphe, ceux-là le défendent avec rage; on ne le leur arrachera qu'avec la vie. Mais déjà les gardiens de ce palladium sacré ont la plupart cédé à la douleur des blessures; le guerrier qui en est le dépositaire vient de perdre le bras qui le retenait: n'importe; de celui qui lui reste, il saura le garantir. Trop faible cependant pour résister au nombre, il tombe sous les coups multipliés. Il tombe; mais, rassemblant ses forces défaillantes, il se roule sur l'étendard, le rougit de son sang, s'en enveloppe à l'instant suprême, comme du plus glorieux linceul, en saisit un coin dans sa bouche expirante, et laissant échapper de ses yeux presqu'éteints, deux larmes amères, il meurt fidèle à son serment. Les vainqueurs eux-mêmes hésitent de le dépouiller de son noble trophée, et ne peuvent

lui refuser un soupir d'admiration.

Là, près de l'enceinte qui renferme l'artillerie, l'impitoyable mort accumule ses victimes. On n'entend que des gémissements plaintifs, que des cris douloureux! Le sang qui ruisselle, inonde et colore la verdure; il rejaillit jusqu'aux roues des canons. De quel excès de courage féroce, mais aussi de quels prodiges de valeur généreuse ce lieu fut le témoin! Pendant plus de six heures que dura l'action, les deux partis tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, avançant et ployant tour-à-tour, se livraient aux transports d'un fanatisme civique ou d'une frénésie superstitieuse. C'était peu que l'un ou l'autre eût remporté sur son adversaire un avantage momentané; cédant aux impulsions d'une haine implacable, il exerçait les fureurs d'une vengeance effrénée, il en savourait les horribles délices. Insensés! que faites-vous? Pendant que vous prome-

nez par-tout le glaive exterminateur, tandis que vous vous enivrez des pleurs et du sang de vos victimes, d'affreuses représailles vous menacent!... Elles les ont atteints; la rage a produit la rage, le sang est payé par le sang; on s'entre-égorge pour Dieu, on s'entre-égorge pour la liberté; et le républicain expire sur le cadavre du Vendéen qu'il vient de massacrer!

Déplorables effets de l'esprit de parti! il trouble les esprits les plus éclairés, il corrompt les ames les plus pures. Foulant sous ses bannières homicides, les droits les plus sacrés, il altère les penchants les plus doux, il brise les nœuds les plus saints. Il se joue des tendresses du sang, des sentiments de l'amitié, des ardeurs de l'amour. Parmi les villes, au milieu des hameaux, au sein des familles, entre le fils et le père, l'épouse et l'époux, l'ami et l'ami, il élève l'insurmontable barrière des pré-

jugés. Avec quelque peu de sensibilité ou de raison, on se hâterait de la franchir ; on courrait expier dans les bras de son adversaire le crime de haïr, on y oublierait le malheur d'avoir été haï ; on y trouverait le bien de s'aimer. Mais l'orgueil fait entendre ses sots murmures ; parce qu'on eut des torts, on se croit détesté et l'on déteste davantage. Les venins de la haine s'amassent, fermentent et s'aigrissent dans le cœur qu'ils ulcèrent. C'en est fait : ce n'est plus qu'en buvant le sang de son frère, que le frère étanchera la soif qui le consume ! La furie de la guerre civile souffle par-tout son affreux vertige ! des plis de sa robe empoisonnée, elle secoue tous les fléaux : le meurtre, dont la prunelle sanglante promet la mort, dont le bras armé du glaive s'amuse à la prodiguer ; l'incendie, qui de son brandon funéraire, touche indistinctement et anéantit les chaumières,

les bois, les moissons et les palais ; la famine, dont l'haleine pétrifie la végétation jusque dans ses germes ; la peste qu'escortent les douleurs et la corruption, et qui précipite sans cesse dans les abymes de l'éternité ses innombrables victimes. A la lueur des édifices embrâsés, des milliers d'hommes se déchirent; ils couvrent la terre de leurs membres dispersés ; ils teignent de leur sang l'onde des fontaines jusqu'alors si tranquilles. Epouvantables résultats, fruits amers des divisions intestines!

Parmi les exemples qu'en offrent les troubles dont je crayonne le tableau, celui d'*Hector de Vernueil* et de *Jules d'Orancé* intéressera les ames sensibles. Placés tous deux, dès l'âge le plus tendre, dans un de ces établissements que la justice des rois consacrait à l'éducation de la noblesse militaire, ils y avaient éprouvé l'un pour l'autre le plus tendre penchant. Leurs caractères

opposés, et par cela même sympathiques, avaient achevé l'ouvrage de leurs cœurs. Hector, impétueux, se calmait à l'aspect de son ami toujours paisible, et l'amitié, dans ces ames ingénues, transformaient en vertus les défauts de l'âge ou les excès du tempéramment. Cette mutuelle tendresse, qui embellit l'aurore de leur vie, ne fut point altérée par la séparation forcée qu'ils subirent à l'issue de leurs études. Hector courut prendre un rang déjà distingué sous les drapeaux d'un régiment Suisse, au service de la France : on destinait Jules à la carrière du barreau ; il demeura à Paris, pour y admirer et suivre à la trace les héritiers des d'Aguesseau et des l'Hôpital. Une correspondance constante et multipliée adoucit pour les deux amis, les ennuis de l'absence. Hector plaignait ses chagrins avec emportement, puis exprimait ses plaisirs avec ivresse. Jules, mariant aux soupirs d'un

attachement sincère, les conseils d'une sagesse précoce, enrichissait son ami des fleurs d'une littérature choisie, des fruits d'une réflexion aimable. Quoiqu'éloignés, mais vivant dans l'espoir d'une réunion prochaine, ils étaient heureux, quand la révolution éclata. Le sage d'Orancé, tout en gémissant des victimes qu'elle immolait, applaudit à la ruine des abus qu'elle opérait; il versa dans le sein de son ami, la joie dont il goûtait les délices. Mais Hector, chez qui l'esprit de corps et les préjugés de l'amour-propre avaient renforcé la vivacité naturelle, répondit à Jules en l'accablant de reproches, même en mêlant aux expressions de l'amitié irritée, l'ironie et les menaces. Quel coup pour le tendre Jules! Plus il y fut sensible, plus il apporta de ménagements en répliquant à Hector. Armé d'une dialectique que le sentiment rendait plus pénétrante, il justifia facilement ses opinions et sa con-

duite. Son ami, qui peut-être les lui eût pardonnées, ne lui pardonna point d'en prouver la justesse. Oubliant des serments mille fois prêtés, et mille fois reçus, il ne se souvint que de l'injure prétendue, dont il pensait avoir été l'objet; par une rupture aussi dure que solemnelle, il plongea, dans les larmes et dans le deuil, le trop malheureux d'Orancé.

Celui-ci gémissait encore, lorsque la tourmente révolutionnaire, centuplant ses terribles oscillations, menaça d'engloutir, avec le vaisseau de la république, tous ceux qui, de force ou de gré, y fesaient voyage. Pour se soustraire aux périls imminents, d'Orancé, dans le printems et la vigueur de l'âge, s'arma d'un fusil, et courut se joindre aux généreux infortunés, qui ne dérobaient leurs têtes à la hache des tyrans, qu'en la présentant au canon des Autrichiens. Le véritable talent se fait remarquer par-tout, n'importe où

on

on le place, il perce et se trahit. D'Orancé, légiste habile, se montra bientôt guerrier éclairé: deux actions, l'une sur les bords du Rhin, la seconde sous les murs de Mayence, tirèrent son nom de l'obscurité, sa personne des derniers rangs; envoyé dans la Vendée avec l'immortelle garnison de cette place, il fut chargé d'en soutenir l'honneur, en commandant une de ses divisions.

La fortune n'avait pas été plus aveugle pour Hector de Vernueil. Eloigné de plus en plus des principes nouvellement adoptés dans sa patrie, il l'avait abandonnée avec son régiment. Cette corporation, illustrée par une discipline antique et sévère, fut accueillie avec transport par l'armée des princes, dont elle devint l'espérance et l'appui. Plus d'une fois Hector mérita d'être nommé parmi ces vétérans de la gloire martiale; et il venait d'obtenir un grade supérieur, lorsque son régiment,

qui, du commandement des princes, avait passé sous celui du duc d'Angoulême, débarqua avec ce héros sur les rives de la Bretagne.

Dans l'affaire que Ferdinand livrait aux républicains, les deux partis, tout bouillants d'ardeur fanatique et guerrière, en étaient au plus chaud de la mêlée, lorsqu'Hector accourut pour délivrer un des siens attaqué par un ennemi qui semblait redoutable. En effet, celui-ci, au moment qu'Hector paraissait, venait de porter à son adversaire, plusieurs mortelles blessures: chancelant sur son cheval, le Suisse cherchait vainement à retrouver ses forces, pour vendre encore ses derniers soupirs; il n'eut que le tems de jeter sur son compagnon d'armes un regard, dans lequel, au milieu des ténèbres du trépas, Vernueil démêla le désir de la vengeance. Oui, tu seras vengé, s'écria-t-il en frémissant de rage! Sicaire des tyrans, défends-toi!

Il dit, pique des deux, et fesant caracoler son coursier autour de celui du républicain, il s'efforce de décharger sur sa tête, le poids de son cimetère recourbé. La pointe frappe sur un casque d'une trempe éprouvée, l'entame légèrement et se brise en éclats. Du tronçon qui lui reste, le furieux Hector essaye de réparer ce premier échec. Son adversaire, à qui la valeur n'ôte pas le sang-froid, reste ferme sur ses étriers, attend les coups et les pare avec autant d'adresse que d'agilité. Quelques minutes s'écoulent dans cette lutte : vous eussiez vu ces ennemis dignes l'un de l'autre par la jeunesse, la bonne mine, le courage et l'habileté ; parmi des tourbillons de poussière et de fumée, sur un champ tout couvert de morts, de blessés, de mourants et de débris ; vous les eussiez vus s'éloigner, s'approcher, se serrer, se mesurer. Leurs généreux coursiers, secondant leurs ardeurs, frémissent

de colère, lancent le feu de leurs nazeaux fumants, dressent leur crinière flottante, semblent, par leurs regards belliqueux, défier les périls, et blanchissent leur frein d'écume. Mais tandis qu'Hector, épuisé en inutiles efforts, n'agite plus que d'une main apesantie son glaive incertain, son ennemi, qui a économisé ses forces, en déploie tout-à-coup le formidable appareil. Cessant de se défendre pour attaquer, il charge à chocs redoublés. Son sabre flamboie et frappe en même tems ; sur la tête, sur les bras, sur les reins de son adversaire, il fait pleuvoir une grêle de coups. Celui-ci, ranimé par le danger, retrouve un peu de sa vigueur ; il en emploie le reste, qu'il seconde par beaucoup de souplesse, à parer et à se garantir. Cent fois son fer, tendu sous le fer agresseur, se heurte, se croise, étincelle. Cent fois ébranlé sur son coursier harassé, il est prêt à vider les arçons. Tous deux at-

teints par plusieurs blessures, rougissent de sang leurs mains, leurs armes, la croupe et le poitrail de leurs chevaux. Enfin le républicain, par un mouvement imprévu, fait sauter à vingt pas le sabre d'Hector, dont la rage accrue par ce revers, ranime soudain les forces, et ne connaît plus de limites. Sanglant, défiguré, tremblant de fureur, il s'élance à ses arçons, y saisit un pistolet, le dirige sur son ennemi privé d'une arme semblable...... Arrête, malheureux! suspends tes coups! Sais-tu quel sang tu vas répandre?..... Mais l'éclair a brillé, la balle vole en sifflant briser le casque du républicain. Il chancelle, il tombe de son coursier, se roule, vomit le sang à gros bouillons. Hector, vainqueur, entend le cri de la pitié; il s'approche, il veut donner quelques secours à celui qu'il vient d'assassiner. A travers ses gémissements sourds, et le râlement d'une pénible agonie, le républi-

cain laissait échapper ces mots entrecoupés : Je meurs... : la mort me serait moins cruelle...., si j'avais pu revoir...., embrasser Hector..... Hector!..... mon cher Hector!..... je meurs en pensant à toi, ... en te nommant.... Adieu!....—Hector? quel doute affreux! Hector s'avance, il met un genou en terre, soulève sur ses mains la tête languissante de l'infortuné....... O surprise épouvantable! ô douleur inouie! Parmi la poussière et le sang qui souillent son visage, Hector reconnaît.... qui?.... son premier, son unique ami, Jules d'Orancé!....— Le coupable et malheureux Hector se précipite sur ce corps qu'il a percé; il veut étancher le sang des blessures qu'il a faites; il verse sur elles des pleurs de rage; il cherche à réchauffer de son haleine les lèvres déjà glacées de son ami. Vains secours! Jules soulève sa mourante paupière, fixe un regard presqu'éteint sur son meurtrier qu'il reconnaît

sans doute; et laissant couler quelques larmes, il perd la vie avec le reste de son sang. Hector immobile, sans couleur et sans voix, expire bientôt sur le cadavre de son ami.

Pendant qu'une scène si lamentable affligeait l'amitié, l'humanité consternée n'avait pas moins à gemir sur celles dont les soldats de Ferdinand se rendaient les acteurs. Après un carnage effroyable et des pertes réciproques, ils avaient vu leurs efforts récompensés par la victoire. A la tête de ses phalanges triomphantes, le prince avait chassé devant lui les bandes rompues de la république. Par les conseils d'Owembury, il guidait les siennes jusque dans les retranchements ennemis. Là, selon le discours de l'anglais, il fallait, en cas de résistance peu dangereuse sans doute, engager une seconde action, qui nécessairement serait décisive. S'arréter stationnaire dans le chemin de la victoire, c'eût été

mériter une défaite. L'armée, toute enivrée des succès de ce jour, ne s'arrêterait que lorsqu'elle n'en aurait plus à arracher. La conquête de la Bretagne serait le résultat de cette importante affaire. Qui sait d'ailleurs, si la terreur qui précède une armée victorieuse, ne balayerait pas ce ramas de fugitifs, et n'ôterait pas aux troupes de Ferdinand la gloire de s'essayer encore une fois avec eux ? Le duc, qui d'abord eût désiré pardonner aux vaincus, ouvre l'oreille à ces paroles ; la modération coûte à un jeune vainqueur ; il saisit avec avidité l'occasion de ne pas l'exercer. L'armée pousse donc sa marche, et par-tout marque son passage par des cruautés. La vanité, liguée avec la superstition, excite la fanatique ignorance. Votre roi veut, disent les nobles ; votre Dieu ordonne, crient les prêtres ; qu'on n'épargne aucun républicain. C'est dans leur sang qu'il faut laver vos péchés, ou expier vos faiblesses.

Royalistes et chrétiens, frappez; la gloire de la monarchie le demande, l'honneur de la religion l'exige. Dociles à ces harangues homicides, les soldats de Ferdinand égorgent, sans pitié comme sans justice, tous les fuyards qui leur tombent sous la main; ils obscurcissent, par des crimes dont la nature gémit, la splendeur de leur victoire. Mais aux yeux de leurs guides barbares, les lauriers seraient moins beaux, s'ils n'étaient arrosés de sang républicain. Vainement le duc veut prêter à son autorité, le langage généreux de la commisération : il est trop tard. Toutes les oreilles, tous les cœurs sont fermés à sa voix. Ce ne sont plus des guerriers qu'il conduit au combat; c'est un troupeau de tigres qui se vautre en rugissant dans le carnage. Déjà ils sont parvenus aux premières tentes de l'armée nationale; en moins de rien, la flamme lancée par des bras impies, circule, se communique, se dé-

ploie dans leurs rangs alignés en longues parallèles. A l'aspect de cet embrâsement, les incendiaires poussent, jusqu'aux cieux, de féroces cris de joie. Les malades et les blessés sont arrachés avec violence d'un asyle inhospitalier; livrés sans défense au fer assassin, la plupart sont massacrés sur l'heure; un plus petit nombre, précipité dans les flammes, assouvit par le spectacle de son supplice, les regards des cannibales. Tant d'horreurs épouvantent Ferdinand. Il voudrait s'élancer au milieu des bourreaux et les punir; au sein de l'incendie, pour enlever les victimes. Owembury, les généraux le retiennent. Ce sont les désordres inévitables qui suivent la victoire; elle ôte aux passions le frein de la raison, et malheur à qui, dans ces moments de délire, tenterait de le leur faire reprendre! Laissez à ces mouvements furieux le tems de s'appaiser, soit par réflexion, soit par lassitude.

Cependant la déroute de l'armée républicaine, sa fuite précipitée n'étaient que des piéges tendus à l'aveuglement des vainqueurs. Ils allaient payer cher leurs jouissances sanguinaires et leur triomphe prématuré. Au moment même, où, plus enfoncés qu'ils ne l'avaient été jusques - là dans les retranchements ennemis, ils y goûtaient l'affreuse volupté de faire des malheureux, une réserve nombreuse paraît à la lisière de la forêt, et les salue d'une mousquetade roulante et générale. Stupéfaits, déconcertés, les Vendéens surpris à l'improviste, restent d'abord immobiles, reçoivent le feu avec une insensibilité stupide, ne concevant le nouveau danger qui les menace, que par le nombre de leurs morts et les clameurs de leurs blessés. Mais, revenus bientôt de ce premier étourdissement, la crainte remplace chez eux l'audace furieuse; ils se débandent de toutes parts, ils fuient

en désordre. Ferdinand, désespéré, tente vainement de les rallier ; la peur est sourde aussi bien que la rage. Il ne lui est pas plus possible de ramener des lâches au combat, qu'il ne lui avait été de modérer des furieux dans la victoire. Owembury rougit de honte, en voyant le déshonneur des Anglais. Il vole vers eux, parvient à en réunir le plus grand nombre, et les invite à punir d'une façon exemplaire, la pusillanimité qui les rend non moins victimes de leurs compagnons que de leurs ennemis. Les insulaires applaudissent vivement ; car il s'agit d'une trahison. Tout en fuyant, ils la concertent et l'organisent, tandis que les émigrés d'une part, les paysans vendéens de l'autre, prenaient diverses routes pour échapper à la poursuite des républicains vainqueurs à leur tour. — La nuit, qui descendait sur la terre, apportait sur ses ailes une noire tempête ; déjà la poussière, tour-

noyant sous les souffles de l'aquilon, et quelques flaques de pluie, en étaient les sinistres précurseurs.

Précédés et guidés par Owembury, les Anglais ont redescendu la montagne, franchi la plaine, traversé à la hâte le village, dont la veille ils avaient pris possession. Ils arrivent en foule et se rassemblent sur une rive qui leur fut si fatale. Leur chef, après les avoir comptés rapidement, commande leur embarcation soudaine. D'un côté, la terreur qui les presse, de l'autre, le plaisir de la trahison qui les excite, déterminent leur promptitude et leur docilité. Des chaloupes amarrées aux récifs les recoivent, les portent jusques à leurs vaisseaux, qu'ils atteignent à force de rames, et sur lesquels ils montent, malgré les vagues tumultueuses d'une mer agitée. L'ordre du départ, que la prudence avait tenu prêt, est communiqué à tous les bâtiments. On lève l'ancre; mais le gros tems ne

permettant pas de déployer toutes les voiles, on se borne à présenter au vent celles qui peuvent ménager un facile retour. Toute cette manœuvre venait de s'opérer en silence : la cruauté sanguinaire, en touchant des bords qu'elle accourait dévaster, les avait fait retentir de cris triomphateurs ; l'hypocrite trahison les quittait tacitement, à la faveur du mystère, de l'orage et de la nuit ; elle se contentait d'abandonner sur une plage homicide, les crédules victimes de sa duplicité.

Elles accouraient cependant de toutes parts, et Ferdinand accourait avec elles, poursuivi, serré de près par un ennemi d'autant plus terrible, qu'à l'ardeur du succès s'unissait le besoin de la vengeance. Que devinrent-elles ? que pensa-t-il à l'aspect du spectacle que leur offrait le rivage ? La flotte, cette même flotte confiée aux ordres du prince, rangée en demi-cercle dans la rade, dé-

filait majestueusement et gagnait la haute mer. Qui en avait pris le commandement? où était Owembury? qu'étaient devenus les Anglais? C'est inutilement que le duc veut repousser l'idée d'une trahison; c'est vainement qu'il voudrait en douter. Elle a été conçue par le génie le plus diabolique; elle s'exécute par la puissance la plus criminelle. Les émigrés français, compagnons du prince, comme lui sacrifiés aux atroces précautions d'alliés perfides, demeurent immobiles et stupéfaits. La colonne qui les poursuit en les fusillant, semble n'atteindre que des corps insensibles. Bientôt dans leurs yeux, sur leurs traits, dans leurs gestes, dans leurs discours entrecoupés, se peignent l'horreur, la rage, le désespoir, l'abattement. La plupart se précipitent sur la terre, s'y roulent furieux et mordent la poussière; quelques-uns, préférant de se donner la mort à la recevoir, se

percent de leurs épées, ont recours au pistolet, se jettent dans la mer. En cet instant, un coup de canon tiré de la flotte et suivi d'une fusillade répétée trois fois, achève de prouver la scélératesse des Anglais et de décourager leurs victimes. Par un mouvement aussi involontaire que simultané, elles se tournent vers les républicains vainqueurs, elles ont oublié leur orgueil; le genou ployé, les yeux, les bras suppliants, elles demandent la vie. Ferdinand, aussi révolté de cette bassesse, qu'éclairé sur le sort qui l'attend, s'il tombe vivant entre les mains des meurtriers de sa maison; Ferdinand profite des ténèbres qui s'épaississent. Hors de lui-même, il grimpe une corniche de rochers qui saillit sur la mer, et se lance dans les flots.

LIVRE SECOND.

On eût dit que la tempête attendait cette noble proie pour étaler toutes ses fureurs. De gros nuages noirs, amassés de tous les points de l'horizon, semblaient s'appuyer sur les montagnes et y demeurer immobiles; tandis que des vapeurs grisâtres ou bronzées erraient en tous sens, çà et là, dans les plaines de l'espace, et finissaient par aller se fixer au Zénith. Un grondement sourd et lointain, circulait de rivage en rivage; rendu plus effrayant par les vents mugissants, il allait se perdre et mourir dans le creux des rochers. Les oiseaux de marine, épouvantés, parcouraient rapidement les airs, jetant par intervalles des cris sinistres, suivis de longs silences et cherchant par-tout un asyle. De pâles éclairs sillonnaient à chaque mi-

nute la nue obscure, et glissaient sur l'écume des vagues qu'ils rendaient toutes étincelantes. C'est au milieu de ces lames irritées, que le malheureux Ferdinand ballotté dans tous les sens, luttait contre la mort. Résolu de se la procurer, lorsqu'il s'était jeté dans les ondes, la présence du danger lui fesait regretter l'existence; et parmi le trouble des idées confuses que les derniers événements avaient comme entassées dans sa tête, la terreur d'un précoce trépas, le désir de s'y dérober, occupaient toutes ses facultés. Aux chocs tumultueux et multipliés des vagues, il opposait des efforts puissants et non moins nombreux. Des pieds, de la tête, des bras il fendait l'onde écumante, qui dans d'effroyables tourbillons, l'engloutissait au fond de ses abymes, ou le portait sur la pointe des écueils. Le fracas bruyant des lames qui bouillonnaient au loin et brisaient sur les grèves de la plage, assour-

dissait le prince infortuné, pendant que les flots roulés sans cesse en énormes volutes, retombaient sur sa tête et l'abreuvaient de saumure sabloneuse. Une pluie abondante, mêlée de grêle qui cinglait parmi le vent et les tonnerres, achevait de rendre cette nuit désastreuse; et ce qui, pour Ferdinand, en redoublait l'effroi, c'étaient les coups répétés de minute en minute, par un canon lointain annonçant la détresse d'un bâtiment en péril. Les échos de la rive redisaient ce bruit en le centuplant.

Combien de tems le héros resta-t-il dans cette situation? Rien ne pouvait l'étonner davantage que ce qui frappa ses sens, au moment qu'il en sortit. A la suite d'un long évanouissement, lorsqu'il commençait à respirer, il ouvrit faiblement les yeux, et ne fût pas médiocrement surpris de se trouver dans un lit, et de se voir entouré de plusieurs per-

sonnages qui lui étaient inconnus. Celui qui se tenait debout à son chevet, lui parut le plus remarquable. C'était un ecclésiastique d'un âge avancé, d'une physionomie plus honnête que belle, et dont l'air affable prévenait singulièrement. Il alla au-devant des questions qu'il lisait dans les regards curieux du prince, et lui fesant signe de garder le silence : Monsieur, lui dit-il en souriant avec bonté, votre premier sentiment est la surprise, cela est naturel ; mais, en même tems que le nôtre est la joie de vous voir ressuscité, permettez-nous d'y joindre la prudence qui vous empêchera de retomber dans la crise d'où vous sortez. Vueillez donc bien vous contenter de prêter l'oreille et d'être docile. En m'écoutant, vous apprendrez les particularités qui concernent votre naufrage ; en m'obéissant, si j'ose parler ainsi, vous aiderez à la guérison des maux qu'il vous a

causés. Ferdinand mit la main sur son cœur pour exprimer sa gratitude, et fit un signe de tête pour témoigner sa déférence. L'ecclésiastique continua : Voilà, monsieur, près de trente-six heures que vous êtes sur ce lit, sans couleur, sans voix, sans pouls, sans chaleur et sans d'autres mouvements que quelques pulsations rares retrouvés de tems en tems à la région du cœur. C'est avec des peines inconcevables que nous vous avons fait prendre quelques cuillerées d'un élixir fortifiant ; car vous aviez les dents aussi serrées que les yeux fermés. Je vous avoue même que si la quarantième heure se fût passée sans changement, j'aurais désespéré. Mais, grâces au ciel, vous voilà ; si j'en juge même par votre pouls encore bien faible, mais régulier, par ce demi-sourire que j'aperçois sur vos lèvres, par le feu qui se ranime dans vos regards, par cette douce chaleur qui, s'insinuant dans vos

membres, porte sur votre visage le coloris de la santé ; vous n'avez plus rien à craindre. Acceptez cette potion calmante et cordiale ; elle est un peu amère, mais vous connaissez le proverbe... La voilà bue jusques à la dernière goutte, et bien raisonnablement. Vous allez vous endormir : à votre réveil, vous me trouverez prêt à reprendre ma conversation, ou plutôt mon discours ; car j'exige encore quelque peu de silence. Adieu, monsieur, reposez en paix sur la foi de l'hospitalité et dans la maison de vos amis. En achevant ces mots, le pasteur pressa doucement la main du prince, tira ses rideaux et se retira à petit bruit avec ceux qui l'avaient accompagné. Ferdinand, sans avoir la possibilité de faire aucune réflexion, se plongea dans un profond sommeil.

Son premier réveil, quoiqu'assez facile, avait été mêlé de quelques idées étranges ; rien n'altéra

la douceur de celui-ci. Ses rideaux, de toile blanche à ramage rose et vert, à moitié relevés par des glands de mêmes couleurs, laissaient pénétrer jusqu'à lui un tendre demi-jour tout-à-fait convenable aux yeux d'un convalescent. Ceux du prince, après s'être promenés dans un appartement d'une élégante simplicité, orné de fleurs odoriférantes, purent s'échapper par deux croisées ouvertes, qui, à travers les festons de vignes et les guirlandes de chêvre-feuille, dont elles étaient tapissées, montraient un jardin riant, borné par un rideau de jeunes marroniers. C'était dans les beaux jours de la plus aimable des saisons. Celui-ci, qui commençait, offrait une nature fraîche et rajeunie; car l'orage dernier, qui n'avait versé sur elle que quelques légères ondées, semblait avoir été envoyé pour rendre à ses fleurs, un émail plus pur, à sa verdure un coloris plus brillant. A l'im-

mense voûte d'un ciel d'azur fin, resplendissait le soleil sans nuage, qui, semblable à une lampe d'or, inondait la terre de feux propagateurs. Des colonies d'oiseaux de tous plumages voltigaient sous la feuillée enchantée de leurs concerts variés ; et l'haleine des jeunes zéphirs qui caressaient les roses, s'unissait au bruit d'une petite cascade, dont les eaux couraient baigner leurs tiges.

Ferdinand, transporté, contemplait avec délices ces ravissants tableaux ; il savourait l'essence des fleurs que l'air agité mollement lui apportait en nuages parfumés. Sa nouvelle position, si différente de toutes celles que jusques alors il avait connues, si opposée sur-tout à celle dont il sortait ; cette position l'enivrait tellement, qu'il oubliait le souvenir d'un passé à peine écoulé, qu'il ne prévoyait pas l'avenir qui allait éclore, et qu'il s'abandonnait à la jouissance d'un présent flatteur.

Ainsi

Ainsi que le mortel infortuné qu'arrache au sentiment de ses peines un songe décevant ; sous les lambris d'un palais somptueux, au milieu des adorations dont il est l'objet, parmi des femmes charmantes qui convoitent un de ses regards ; vêtu de pourpre et d'or, couronné de fleurs, parfumé d'encens, dans la coupe magique de l'illusion, il boit à longs traits l'oubli de ce qui fut, l'anéantissement de ce qui est, l'ignorance de ce qui sera. Voluptueusement bercé par un rêve plein de charmes, la réalité n'existe plus pour lui; il ne veut vivre que pour le plus séduisant prestige.

Plongé de plus en plus dans ce vague indéfinissable qui plaît tant aux ames sensibles, celle du héros, amenée par degrés, d'un ébranlement douloureux, à des impressions sentimentales, planait dans un autre univers. Il fermait doucement les yeux pour se recueillir, pour goûter son inef-

fable bonheur ; puis il les rouvrait peu-à-peu, afin de mêler aux bienfesantes chimères d'un songe, l'agrément de la réalité. Un prélude mélodieux exécuté sur la flûte prolongea son enchantement, auquel mirent le comble ces couplets, chantés par une voix expressive et sonore.

Sous une cabane tranquille,
Heureux celui qui de ses jours
Voit, dans le sein de sa famille,
S'écouler le paisible cours !
Quelques brebis font ses richesses,
Une charrue est son trésor ;
Et de sa femme les caresses,
Pour lui valent mieux que de l'or.

Heureux, qui de sa vieille mère
Conserve les ans respectés !
Béni soit celui qui d'un père
Soulage les infirmités !
Bon fils, le ciel n'est point avare,
Il te payera de retour ;
Dans tes enfans, il te prépare
Le plus doux prix de ton amour.

Ce n'est pas en vain que j'admire
L'intrépidité du soldat,
Qui, cédant au feu qui l'inspire,
Meurt noblement dans le combat;
Je sais des devoirs qu'on m'impose
Porter la chaîne avec honneur;
Je vis content de peu de chose,
Et j'ai la paix avec mon cœur.

Usant ainsi ma destinée,
La gloire, ni l'ambition,
Au sein de mon ame calmée,
Ne causent nulle émotion:
C'est pour une autre récompense,
Qu'avec zèle j'ai combattu;
J'ai pour témoin ma conscience,
Et pour éloge ma vertu.

A mesure que la voix fesait entendre ses accents, le prince revenait du spasme de béatitude où l'avaient jeté tant de sensations opposées ou inattendues. Il cessait d'éprouver et commençait à réfléchir. Etait-ce à lui qu'étaient adressés ces chants, dont chaque parole était une leçon? les louan-

ges qu'on y donnait à la modération, étaient-elles une censure de sa conduite ?

» Je vis content de peu de chose,
» Et j'ai la paix avec mon cœur, »

répétait-il avec attendrissement. Ah! si j'eusse pratiqué cette morale, je n'aurais pas marqué mon entrée dans le monde, sur le territoire de mes aïeux, par des meurtres et des brigandages! des milliers d'hommes vivraient; je n'aurais ni à pleurer leur perte, ni à rougir de l'indigne trahison dont je suis la victime.

Il approfondissait ces tristes idées, lorsque la porte de sa chambre s'étant ouverte, il vit venir vers lui l'ecclésiastique, son hôte obligeant. — Je juge à la sérénité de vos yeux, dit-il à Ferdinand, autant qu'à la fraîcheur de votre teint, que non seulement vous avez bien reposé, mais que nous pouvons bannir toute inquiétude sur les suites de votre accident. Si vous m'en

croyez, monsieur, nous quitterons cette chambre close, pour aller jouir dans le jardin, du grand air et de la beauté de la matinée. Appercevez-vous de votre lit cette tonnelle de clématite et de seringat? C'est là, d'où l'on découvre un admirable point de vue, que je veux vous faire manger de mes cerises. Allons, allons; pendant que j'en vais faire la cueillette, habillez-vous, et suivez-moi. Le curé fit quelques pas pour sortir; puis revenant au duc : Nous avons plus d'une chose à nous dire, ajouta-t-il, en souriant avec bonhomie; venez, je vous attends.

Malgré un reste de faiblesse, notre héros est bientôt debout. Il revêt un habillement de chambre qu'il trouve préparé près de lui, et sort, non sans avoir rendu grâces au ciel de sa protection signalée.

Le bon curé, perché sur le plus bel arbre de sa cerisaie, s'évertuait à le dépouiller pour faire

honneur à l'étranger. Il le découvre qui s'avançait lentement par une allée collatérale du jardin, s'arrêtant à chaque pas pour admirer et respirer. Descendu du cerisier, il court à son hôte, lui montre sa récolte, et l'entraîne sous le berceau.

On y jouissait véritablement du plus riant paysage : sur les côtés, des croupes de montagnes tapissées à leur revers de larges compartiments de verdure de toutes les nuances, couronnées à leur faîte; ici de vieilles forêts, là de jeunes bocages et fuyant les unes sur les autres à perte de vue. Dans le vallon entrecoupé de champs en pleine culture, au milieu de deux belles lisières d'un gazon fin, planté de saules antiques, une petite rivière tranquille, dont le canal, couvert d'oies sauvages et rempli de poissons, réfléchissait l'éclat du soleil, et semblait de loin un ruban de cristal éployé à plis sinueux sur une nappe d'émeraudes. Dans

l'enfoncement, la mer calme, dont la surface azurée, se fondant avec les teintes jaunâtres de l'horizon, terminait la perspective par un vaste rideau du vert le plus doux. Sur le premier plan, à droite et à gauche, le village, dont les cabanes, entre-mêlées de quelques maisons d'une plus notable apparence, montraient leurs chaumes bronzés de mousse; parmi les cîmes verdoyantes des pommiers encore en fleurs, des pruniers avec leurs fruits naissants, des cerisiers chargés de leurs globes de corail. Un pont de bois, jeté à l'entrée du presbytère sur les eaux rassemblées de plusieurs fontaines voisines, permettait qu'à travers les fuseaux grossiers de ses rampes croisées, on distinguât un moulin peu éloigné et un abreuvoir magnifique abrité des ardeurs du jour par une plantation de peupliers. Pour ainsi dire aux pieds de nos convives, la poule caquetait, le canard barbotait, des ânes pa-

cifiques, et des mulets venaient troubler l'eau ; tandis que le curé fesait remarquer à Ferdinand les oiseaux fredonnant au-dessus de sa tête ; derrière lui l'église gothique, avec son cimetière planté de cyprès, ses arceaux cintrés, ses vitraux peints, ses murailles brunies par le tems, et son clocher pyramidal.

Voilà, dit le prince, un charmant pays ; j'y trouve un ciel pur, une terre prodigue, une maison agréable ; mais mieux que tout cela, j'y trouve des visages riants, un hôte plein d'égards, des cœurs hospitaliers.—Dites-moi donc, homme généreux, dans quel coin fortuné du monde, je suis transporté? de quelle partie de la France (car à votre langage, à vos manières, je vois que vous êtes Français), de laquelle de ses provinces, dis-je, vous êtes habitant?—Je suis Breton, répondit le curé, et vous n'êtes pas très-éloigné de Nantes. — De Nantes ? reprit le duc. Quoi ! il

est possible que je sois en Bretagne? Mais où donc est la guerre civile? où sont ses ravages? — Hélas! continua le curé en poussant un soupir, à quelques lieues d'ici elle exerce toutes ses fureurs. — Comment se fait-il, répliqua le prince, que vous en soyez préservé? — Je conçois votre étonnement, dit le ministre; mais il va cesser d'un mot. La guerre de la Vendée a été allumée volontairement; une politique méchante la nourrit comme un moyen de gouvernement, tandis qu'elle est secondée d'autre part, par un machiavélisme encore plus pervers. Faut-il l'avouer, entre nous? si les habitants des campagnes, aveuglés par la crédule ignorance, ont été, sont encore les instruments de ce fléau dévastateur, ils ne le sont devenus qu'excités par l'orgueil de leurs seigneurs et le fanatisme de leurs prêtres. Par-tout où il n'y avait point de nobles, par-tout du moins où ils furent raisonnables et ré-

signés; par-tout aussi où les curés, dignes ministres d'un évangile de concorde, ont invité aux sacrifices, au silence, au dévouement, par-tout où ils en ont donné l'exemple; là, se sont arrêtés les progrès de la contagion. C'est ainsi qu'a été soustrait à son homicide malignité, le village dont je suis le pasteur, avec le territoire qui en dépend, et qui d'une lieue en-deçà de nous, s'étend jusqu'à la mer, borné, comme vous le voyez, par ces montagnes. Quand la secousse révolutionnaire a renversé nos institutions, d'autant plus révérées, qu'elles étaient plus anciennes; que leur base, cachée sous la poussière des siècles, était plus inconnue; au lieu de murmurer contre les innovations, d'anathématiser les innovateurs, de déchaîner contre eux des esprits déjà mécontents; j'ai ouvert l'évangile, j'ai relu la vie de ce personnage, que la sagesse de ses discours, que la pureté de ses mœurs, feraient reconnaître pour

le fils de Dieu, quand même la révélation n'ordonnerait pas de l'adorer comme tel. Que m'a dit l'évangile? qu'ai-je trouvé dans l'histoire de Jésus? A chaque page, à chaque ligne, des préceptes, des leçons, des exemples de cette soumission que l'homme pour garantir sa tranquillité, que le chrétien pour acquitter sa conscience, doivent à l'autorité sous laquelle les a courbés le ciel. Ce n'est pas, croyez-moi, qu'en applaudissant à plusieurs réformes salutaires qui me paraissaient aussi d'accord avec l'intérêt de l'état qu'avec l'esprit de la religion; ce n'est pas, dis-je, que j'approuvasse les excès auxquels se portaient l'ignorance, la présomption, la vanité, l'amour de la renommée ou la soif de l'ambition. Lorsque ces excès sont devenus tels, qu'ils ont menacé d'empoisonner, jusques dans sa source, la garantie sociale, j'ai gémi en citoyen, j'ai prié en prêtre; j'ai demandé au ciel d'arrêter les crimes

de la terre. Mais je me suis bien gardé de répandre dans les ames effrayées de mes paroissiens, l'inquiétude, les chagrins dont était bourrelée la mienne. Employant une dissimulation permise, des ménagements utiles, une prudente retenue, ce n'est que de profil, si je puis parler ainsi, que je leur ai fait envisager certains objets; ceux, dont la connaissance leur pouvait être grâcieuse ou profitable, je les leur ai présentés en face. Dans toutes les circonstances d'ailleurs, je leur ai offert le souverain maître de toutes choses, comme en tolérant quelques-unes révoltantes il est vrai pour nos usages et pour nos intérêts, mais tendantes sans doute à un but, que notre trop courte vue nous empêchait d'apercevoir, que notre entendement trop faible nous défendait de juger. A diverses époques, si l'âpreté des maximes et des ressorts de l'administration se détendait, j'en rendais publi-

quement grâces à Dieu, qui paraissait jeter sur son peuple un regard de commisération. Si, comme aujourd'hui, les passions viles et féroces armaient la tyrannie, j'invoquais, j'invoque encore le même Dieu d'en diminuer l'effet. A mesure que les dogmes fallacieux d'une doctrine perverse jetaient sur la surface de la France leur ombre mortelle, je réveillais dans le cœur de mes ouailles les sentiments de la nature. Je renforçais ses impressions premières, d'autant plus que la pente des abus tendait à les effacer. Sans mépriser, mais négligeant la métaphysique de la religion, inintelligible pour la classe vulgaire, je l'alimente de sa divine morale. Par l'institution de quelques cérémonies peu dispendieuses, je rends le mariage plus doux, les parents plus chéris, l'amitié plus tendre, l'amour plus décent et moins impétueux, l'éducation plus facile, la bonne foi plus respectée. Je ne cesse sur-tout

de faire retentir, plus encore dans les cœurs qu'aux oreilles, la nécessité, l'utilité de la modération, les charmes de la concorde, les avantages de la clémence. Ce n'est jamais un Dieu fesant gronder son tonnerre que je peins à mes bons villageois ; je le leur montre sous l'emblême de l'innocent agneau qui tend la gorge sans se plaindre ; je le leur fais voir comme les livres saints nous l'offrent eux-mêmes ; tantôt pardonnant à la femme adultère, tantôt mourant sur un gibet et priant pour ses bourreaux.

Il ne m'appartient pas de louer ma méthode ; mais voyez ces côteaux, cette prairie, ces champs, ces bois. Le travail, qui les a garantis de l'incendie, les enrichit de mille productions ; la concorde et la santé habitent sous ces toitures de paille ; jamais le sang n'a souillé les eaux de cette petite rivière ; et pendant qu'à peu de distance, on brûle, on s'entr'égorge, parce qu'on oublie Dieu et la modération ; ici

où l'on adore l'un, en pratiquant l'autre, on est tranquille, on prospère, on multiplie, on est heureux.

Durant le discours du bon curé, une foule de sentiments nouveaux entrait dans l'ame de Ferdinand et se réfléchissait sur son visage ingénu. Quelle doctrine vraiment religieuse ! Quel accent patriarchal ! Qu'il y avait loin de ces principes conservateurs, de ce langage attendrissant, aux insinuations perfides, aux conseils pervers, aux harangues passionnées d'Owembury ! Ce dernier, avec le beau mot d'humanité sur les lèvres, exhalait, en le proférant, les souhaits féroces de son cœur. Oubliant, ou peut-être feignant d'ignorer, que le pardon peut faire des prosélytes, tandis que la persécution ne fait que des martyrs, il eût voulu que l'on punît l'erreur à l'égal du crime; comme s'il n'était pas de notre fragile nature d'oublier sans cesse nos

devoirs, pour nous livrer à nos penchants ; comme si lui-même était exempt de faiblesses ! Que le vénérable ministre pensait avec plus de prudence, agissait avec plus de justice, parlait avec plus de sincérité ! Ah ! sans doute, sa morale était saine, puisque les résultats en étaient si avantageux ! Les décisions du cabinet britannique, les avis de son agent, ne tendaient qu'à couvrir de sang et de deuil les rivages français ; les précautions sages, les discours pieux de l'excellent pasteur y fesaient germer l'abondance et séjourner la paix. Le choix pouvait-il être long-tems incertain ?

Cependant, tandis que la bonté de son cœur entraînait le duc à en découvrir les secrets à son hôte, la honte, les regrets d'avoir été le jouet de la mauvaise foi et l'instrument de la scélératesse, son amour-propre piqué autant que sa sensibilité offensée, retenaient ses aveux. *Bénédict*, c'est

le nom du curé, était trop versé dans la connaissance de l'homme pour ne pas découvrir les combats qui agitaient le jeune naufragé; mais feignant de ne pas s'en apercevoir, et, après quelque peu de silence, changeant tout-à-coup d'entretien, il le tourna vers l'accident du prince. — Moins qu'hier, lui dit-il, vous semblez curieux d'en apprendre les circonstances: je vois que l'agrément de ce site, la sénérité de ce jour absorbent toutes vos facultés. Mais, lorsqu'on est au port, il est doux de se retracer le naufrage; le calme dont on jouit, redouble par le souvenir des dangers passés, et je ne vois ni d'instant, ni de lieu plus favorables pour vous conter votre malheur. Peut-être trouvez-vous que je suis un peu prolixe; c'est le tort, mais en même tems, c'est le privilége de mon âge et de ma profession. Le plus souvent, quand je suis entouré de mes bons villageois, je me crois en

chaire, et, sans y songer, je fais un prône. Ferdinand regarda son interlocuteur en souriant; celui-ci continua :

Cette mer, que vous voyez si tranquille, et qui, comme la glace la plus unie, réfléchit le ciel brillant et les rives verdoyantes; cette mer, il y a trois jours, présentait l'aspect de la plus effroyable tourmente. Vers le déclin de la journée, l'horizon s'étant chargé de nuages sombres, un ouragan s'était levé, et de mes fenêtres, au coucher du soleil, en contemplant les vagues écumeuses et turbulentes, je jugeai que la nuit ne se passerait pas sans tempête. Il n'y avait pas une heure que j'étais au lit, lorsque je fus tiré de mon premier somme par quelques coups de canon. Je me levai, je courus à ma fenêtre, et prêtant une oreille attentive, au milieu des mugissements de l'orage, j'entendis répéter la canonnade. Le vent qui, tantôt s'approchait avec furie,

tantôt s'éloignait avec de sourds murmures, me l'apportait distinctement ou courait la perdre dans un vague lointain. Bientôt les coups devenant plus multipliés, je présumai qu'ils venaient d'un vaisseau dans la détresse. J'allais sortir pour marcher au rivage, quand plusieurs paysans armés de cordes, de crampons, et porteurs de flambeaux, accoururent pour me dire que, malgré l'obscurité, du haut de la jetée, on distinguait des individus luttant contre la tourmente au milieu des flots. Nous fûmes bientôt à l'endroit indiqué. Le spectacle que la nature irritée m'y offrit, était épouvantable. La mer bouillonnant avec un fracas horrible, dressait à une hauteur prodigieuse, des montagnes d'écume verdâtre, au milieu desquelles, à la lueur des éclairs qui jaillissaient sans cesse, on remarquait des corps nus, ballottés dans tous les sens. Souvent, quelques-uns de ces corps, portés par

une lame, ou retombant avec une vague, étaient jetés et laissés à sec sur la plage. Plusieurs d'entre nous y volaient aussitôt ; mais comme, pour y descendre, il faut franchir quelques récifs assez élevés, avant que nous eussions pu y parvenir, la mer en fureur avait ressaisi sa proie. J'eus la douleur de voir cinq à six naufragés lancés avec force contre les angles des rochers, en retomber par lambeaux et rougir de leur sang les flots qui les emportaient. Cependant les coups de canon, plus éloignés, s'étaient ralentis. Tout-à-coup, à une distance, que je suppose de plus de trois lieues, nous vîmes une clarté forte et vive, qui vint illuminer tout le rivage ; cette clarté fut suivie d'un bruit affreux, qui sembla faire taire celui de l'orage, et se perdit, en longs retentissements, dans la chaîne des montagnes : après quoi, nous n'entendîmes plus rien.

Cette explosion, qui ne put être que celle d'un bâtiment frappé par le tonnerre, appaisa la tempête. Les vagues mutinées s'abaissèrent, la mer se désenfla, le ciel commença à s'éclaircir, et au bout de quelque tems, il ne resta que l'agitation de l'onde qui battait les bords de ses flots expirants.

Ce fut alors que nous pûmes, avec utilité, nous hasarder à descendre. Quelques jeunes paysans, des plus vigoureux et des plus hardis, après s'être ceints d'une longue corde retenue par plusieurs d'entre nous, se jetèrent à la nage, et malgré les mouvements encore tumultueux de la mer, ils parvinrent à saisir, soit par les cheveux, soit par une partie du corps ou de leurs vêtements, quelques infortunés qu'ils déposèrent à nos pieds. On s'empressa de leur prodiguer tous les secours; mais vainement à la plupart. Deux seulement respiraient encore. Transportés chez moi, ils furent placés

dans un lit bien chaud, et on leur administra tout ce qui pouvait les rappeler à l'existence. L'un deux, meurtri par de nombreuses contusions, expira pendant son évanouissement. Je craignais pour l'autre le même sort, attendu qu'il demeurait un tems infini sans donner aucun signe de vie. Cependant sa jeunesse, et le bon état dans lequel j'avais trouvé ses membres, me permettaient de l'espoir. Il n'a point été trompé, ajouta le curé, en pressant Ferdinand dans ses bras, j'ai le bonheur de vous voir manger des cerises avec moi.

Le prince rendit à Bénédict ses tendres embrassements, et plus par des regards attendris que par des paroles difficiles à trouver dans de tels moments, il lui exprima l'étendue, la vivacité, la sincérité de sa reconnaissance. Pressé par ce sentiment, si naturel aux bons cœurs, il se préparait à lui ouvrir le sien; mais le curé se le-

vant, observa qu'une séance déjà prolongée et des discours multipliés nuiraient à son hôte convalescent. Il le promena avec une lenteur affectueuse dans les allées de son jardin, lui évitant de trop parler, prévenant ses demandes, contentant sa curiosité, lui expliquant l'ordre économique ou agréable de ses plantations, les soins qu'elles exigeaient, l'espérance qu'elles fesaient naître, le résultat dont elles récompensaient la constance du cultivateur. En suite de cette visite et de cet entretien, le pasteur conduisit le prince dans sa chambre, et ne le quitta qu'après l'avoir vu dans son lit, où une dose du bienfesant élixir ne tarda pas à lui procurer un sommeil aussi paisible que profond.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi dans des occupations peu attachantes pour les sens, beaucoup pour le sentiment, toujours variées, toujours nouvelles, qui,

non moins que les remèdes et le repos, contribuèrent au rétablissement du jeune guerrier. Il n'avait pu trouver encore l'instant de se manisfester à son hôte; mais tout ce dont ce dernier le rendait témoin, en lui donnant une confiance qui lui était nécessaire, lui inspirait l'horreur de ses premiers desseins. Le tableau de ce village, que la sagesse de son pasteur, que la modération de ses citoyens avaient conservé intact et pur, au sein des horreurs pestilentielles de la guerre intestine; le bon accord des familles, la modestie des jeunes villageoises, le courage de leurs amants, la vertu des épouses, la tendresse des mères, l'amour de l'ordre, du travail et de la paix animant cette petite colonie; le spectacle d'une végétation vigoureuse, dans une saison charmante et sous un ciel riant; tout concourait à affaiblir dans l'ame du héros des impressions criminelles, mais étrangères, comme

à fortifier celles que la nature, la première éducation et les habitudes de l'enfance, y avaient laissées. L'humiliation d'une défaite, précédée par les coupables excès de la victoire, avait commencé un ouvrage, qu'avait puissamment continué la honte douloureuse d'une trahison. A la suite des périls du naufage et des souffrances de la maladie, venaient, comme une huile adoucissante versée sur les blessures du prince, les sages colloques, les soins paternels du curé; ce qui, joint aux scènes touchantes que renfermait son hameau, devait écarter de Ferdinand les conceptions ambitieuses ou sanguinaires, pour le rapprocher des idées simples, modestes et pastorales. Charme ineffable du doux aspect des champs! dans quel sang enflammé ne portez-vous pas le rafraîchissement et le calme! Quelle ame ulcérée par la haine, ou tendue par l'ambition, ne s'abaisse point, ne se

guérit pas, par votre influence! Transportez le farouche Sylla, de ses portiques de marbre, sous les verds berceaux de Tivoli; il tient encore dans ses mains sanglantes, les tables homicides des proscriptions; mais, à la vue de ces tapis de fleurs, son regard se désarme; son oreille, accoutumée aux râlements des victimes, accueille avec délices le bruissement lointain des cascatelles; le style fatal, qui fixait la mort, tombe à ses pieds; il hume l'ambroisie des roses, au lieu de la vapeur des cadavres; une larme s'est échappée de cet œil terrible; Rome espère, et l'humanité respire, parce que le dictateur a revu les champs.

Un soir que notre illustre aventurier, accompagné de son hôte, errait à l'aventure sur la jetée, et s'arrêtait de tems en tems pour contempler le magnifique aspect du soleil se plongeant avec une lenteur pompeuse dans l'immense bassin qu'enflammaient ses rayons;

Sous combien de métamorphoses, dit-il au curé, la nature nous fait admirer sa prodigue fécondité ! Qu'il y a loin de cette soirée majestueuse et tranquille, honorée de l'auguste présence, resplendissante des dernières clartés de l'astre du jour, à la nuit orageuse, où les seules lueurs de la foudre éclairaient la désolation, le naufrage et la mort! Entre ces tableaux répondit Bénédict, tous deux admirables et dignes du peintre immortel qui les traça, quoique tous deux si opposés, il y a la même différence qu'entre le cœur agité par la tempête des passions et celui qu'éclaire, en le calmant, le flambeau vif et pur de la sagesse. Dans sa providence infinie; Dieu plaça l'univers dans nous, comme il peignit notre image dans chaque partie de l'univers; afin, que nous étudiant mieux par lui, que le connaissant mieux par nous, notre marche fût plus conforme à celle de la nature. Les vents et

la tourmente épurent l'Océan et les airs, ainsi que les affections passionnées de nos sens éprouvent nos ames. C'est dans la nébuleuse région des orages, parmi les tonnerres et les tourbillons que croît, sur la crête des montagnes, le cèdre incorruptible; tel un jeune héros se façonne au sein des périls, et, à force de combats, obtient enfin la victoire.

Ces derniers mots, prononcés d'une manière expressive par le pénétrant Bénédict, portèrent le trouble, mais en même tems quelque consolation dans le cœur du prince. Après un petit silence, il s'approcha de son hôte, et lui prenant la main : Je suis fort loin, lui dit-il, de me croire un héros; mais, tel que vous me voyez, ce n'est pas seulement par les vagues de la mer que j'ai été ballotté; mon cœur, quoique jeune, est le jouet de bien d'autres orages. — Vous ? mon cher hôte. — Moi-même. Non, que semblable au

cèdre, je m'élève au milieu de leurs efforts; mais, pareil au roseau des marais, je crois en pliant.

Des larmes, à ces paroles, ayant coulé des yeux du duc sur la main du curé, celui-ci, en l'embrassant, le pressa, le conjura de s'expliquer. Ils gagnèrent une corniche de rochers saillants sur la mer et revêtus de mousse, où s'étant assis, Ferdinand commença en ces termes le récit de ses infortunes :

« Cet élément mobile, inconstant et trompeur, est peut-être le plus juste emblême de la destinée de l'homme; il est sur-tout l'image sensible de la mienne. Comme lui, par une apparente bonace, elle fait éclore des espérances que bientôt le gros tems détruit; comme elle, son jour de calme est souvent la veille d'une tempête. A me considérer nu, isolé, solitaire, sans ressources, qui s'imaginerait que je fusse né sur les marches d'un trône? et quel

trône ? le plus ancien, le plus auguste, le plus respecté de l'Europe. Je suis Ferdinand, duc d'Angoulême, fils du comte d'Artois, et neveu du roi Louis XVI. — Ici le prince fit une pause, croyant qu'il allait avoir à réprimer l'étonnement et à recevoir les hommages du curé. Bénédict le regardant sans émotion, lui dit : Je le savais ; ce qui éveilla vivement chez le héros, la surprise qu'il pensait exciter dans son hôte. Après quoi il continua : La fortune m'avait favorisé de tous ses avantages ; ce n'est point à moi de dire si la nature avait été d'accord avec la fortune. Quant à l'éducation, j'eus le bonheur de la recevoir meilleure que celle qu'on donne ordinairement aux princes. En ornant mon esprit des connaissances utiles et des arts agréables, mon instituteur, qui ne perdait pas de vue Fénélon, inculqua dans mon ame les immuables principes de la morale.

Cette reine des sciences, nécessaire aux particuliers, indispensable à ceux que le hasard a placés près du trône, m'apprit, de bonne heure, à n'estimer que la vertu; mais elle m'apprit aussi à ne pas décorer de ce beau nom, le talent séducteur, l'intrigue adroite, l'orgueilleuse opulence et moins encore la détestable hypocrisie. Mes maîtres s'entendirent pour me rendre géomètre profond, physicien éclairé, helléniste érudit, dessinateur passable, assez habile musicien : mais mon gouverneur n'eut à prendre avis que de moi-même pour me faire aimer la véritable philosophie, la saine politique, l'exacte probité. En avouant ainsi mes dispositions au bien, vous trouverez peut-être dans ma franchise, une sorte d'ostentation; croyez pourtant que je n'y en mets aucune. Le siècle appelle modestie ce qui n'est que vanité raffinée; pour moi, j'ai l'habitude de dire de moi le bien

que j'en sais ; mais je n'ai pas celle de taire, ni de déguiser le mal.

Cette aptitude aux choses honnêtes m'avait fait, dans une cour corrompue, une précoce réputation de sagesse. Je dois avouer que, si elle obtenait l'approbation de ma mère, elle n'était pas autant dans le goût du comte d'Artois qui m'en raillait souvent. Monsieur, au contraire, m'en louait avec exagération ; mais je trouvais dans ses éloges emphatiques je ne sais quoi de contraint, qui en était le préservatif. Après les caresses de ma digne mère, ce qui me plaisait davantage, ce qui convenait le mieux à mon cœur, c'étaient les caresses un peu brusques peut-être, mais pleines de franchise et de loyauté, que me prodiguait le roi, lorsque j'étais admis à lui faire ma cour. Ce prince, devenu depuis si malheureux, me prenait sur ses genoux, se plaisait à me questionner sur mes études, entrait avec moi dans

des détails qui, en même tems qu'ils décelaient l'excellence de son cœur, contribuaient aux développements de mes facultés. Il paraissait charmé singulièrement, lorsque dans les récits historiques dont je l'entretenais, je mettais cet accent passionné qui a sa source dans l'ame et prouve le sentiment. Quand, traduisant Tacite, qu'il aimait, je venais à pénétrer, avec ce grand anatomiste du cœur des princes, les obscurs replis de celui de Tibère; quand je parcourais les pages sanglantes de la tyrannie de Néron, mon œil étincelait de colère, ma poitrine se soulevait d'indignation, et je ne reprenais mes sens, que pour m'attendrir sur la magnanimité de Thraséa, ou sur les talents infortunés de Lucain.

Louis XVI, que les Nérons de la France ont appelé tyran, encourageait et partageait toutes mes émotions. Comme son union avec l'archiduchesse d'Autriche ne lui

avait point encore procuré la jouissance d'embrasser un héritier, que d'ailleurs Monsieur était privé d'enfants, le roi me regardait comme son successeur immédiat. Peu fait sans doute pour être monarque lui même, il n'en connaissait pas moins les obligations; il eût voulu que j'en eusse les qualités. Dans la période romaine, Auguste vieillissant, Nerva, Trajan, les Antonius; parmi nos monarques, Charlemagne, Charles VI, Louis XII, Henri IV, étaient ceux qu'il chérissait comme ses héros, qu'il m'offrait avec prédilection pour modèles. Hélas! à ces noms sacrés, il faut joindre aujourd'hui le sien! Faible, il est vrai, sur le trône, il devint un héros dans les fers; et périssant au milieu des douloureux honneurs du martyre, sa mort a revêtu sa vie du sceau de l'immortalité.

La fille de Louis XVI, la princesse Marie-Thérèse, moins âgée que moi d'une année, sor-

tit des langes de sa première éducation ; lorsqu'elle eut atteint sa douzième, j'en avais treize ; mais, dans un cœur nourri des préceptes d'une philosophie appuyée par les grands exemples de la religion, la nature déjà commençait à faire entendre sa voix. Je sentais, ou je croyais sentir, que la simple théorie du sentiment ne suffisait plus pour remplir le vuide de mes facultés. Dans mes exercices, dans mes études, dans mes lectures, dans mes jeux, je cherchais, par un aveugle instinct, à rassembler, dans ma mémoire, les images qui flattaient mes sens. Le nom, l'aspect, la présence d'une femme fesaient palpiter mon cœur ; mes songes bizarres, fatigants même, mais pleins de charmes, étaient remplacés par des insomnies, durant lesquelles mon imagination ardente imprimait à mon sang un mouvement tumultueux et une chaleur insupportable. Je m'élançais vainement de ma couche so-

litaire; j'errais au milieu des ténèbres, et cherchais, dans le silence des nuits, mais sans les trouver jamais, la fraîcheur et la tranquillité. Telles étaient la situation de mon cœur et la disposition de mes sens, lorsqu'une aventure dont la suite a tant influé sur ma destinée, vint fixer leur incertitude.

C'était dans ces belles journées de l'automne, où l'aspect de la nature déjà vieillissante, laisse, parmi les vestiges de son déclin, échapper quelques-unes des beautés du printems. La cour, rassemblée à Fontainebleau, se promettait d'en jouir. Plus de liberté dans le choix des occupations, donnait plus d'agréments; chacun, avec la sécurité que permet la campagne, se livrait à ses goûts favoris. Le mien m'entraînait vers la solitude et la méditation; un bon livre provoquait celle-ci, et c'était en le lisant dans les sombres allées de la forêt, que je trouvais l'autre.

Un jour qu'un Montaigne à la

main, je m'étais enfoncé dans les bois-taillis, au bout d'une longue avenue de hautes charmilles, je me trouvai tout-à-coup dans une clairière d'un site si agreste, et en même tems si riant, que, ne pouvant résister au désir qui me pressait de le dessiner, je m'assis au pied d'un vieux hêtre tout chenu, et tirai mes crayons. L'éclat du jour, voilé par des nuages diaphanes, ne laissait exhaler sur le paysage qu'une demi-teinte dorée qui le revêtait, si j'ose parler ainsi, des livrées d'une douce mélancolie. J'avais en perspective à mi-côte d'un amphithéâtre de verdure, une maisonnette dont la blancheur était remarquable, au milieu de plusieurs groupes d'arbres de diverses formes et de nuances différentes. Sur le devant à deux cents pas de moi, au pied de la colline, sur le bord verdoyant d'un ruisseau, qui fuyait en zigzags sur un lit de cailloux, on avait planté deux belles haies de peu-

pliers, dont les vents balançaient les longues flèches et agitaient le mobile feuillage. Plus haut s'élevaient les têtes arrondies de quelques charmes antiques, dont des serpentaux de lierre enlaçaient les troncs moussus. Aux côtés de la maison, était négligemment jetés des bouquets d'arbustes de toutes formes, de toutes grandeurs, de toutes verdures, et au-dessus de la mansarde que les derniers rayons du soleil peignaient d'une zone de pourpre, on apercevait la tige élevée de quelques chênes également colorés par le reflet du crépuscule. A droite et à gauche sur des plans parallèles, mais montueux et inégaux, s'offraient les riches massifs de la forêt, avec ses antiques plantations d'un verd brun, égayé par les nuances tendres et variées de jeunes bocages où des peuplades d'oiseaux entonnaient l'hymne du soir. Une ample draperie de gazon tapissait cette aimable Thébaïde bornée

par un horizon très-resserré, sur lequel, de toutes parts, se découpaient avec bizarrerie mille branches pittoresques, mille feuillages singuliers.

Je venais d'esquisser les premiers traits de ce joli paysage, auquel, pour en faire un tableau qui eût de la vie et du mouvement, il ne manquait que des personnages, lorsque j'eus la satisfaction d'en voir paraître. La porte de la maisonnette s'ouvrit; il en sortit une jeune fille, dont, à cette distance, je ne pouvais juger la figure; mais qui me parut d'une démarche noble et grâcieuse. Elle était vêtue de blanc; d'une main elle tenait la laisse d'un agneau qui bêlait; de l'autre, elle portait un panier. Quand elle eut fait quelques pas, je remarquai que de son chapeau de paille attaché sous le menton à la manière anglaise, s'échappaient des boucles de cheveux du plus beau blond. Comme je craignais que

mon aspect ne l'intimidât, je me cachai sous un buisson d'églantier, d'où je me mis à l'observer. Le ciel m'est témoin que je n'avais alors d'autre intention que d'animer, par un épisode sentimental, la scène champêtre que j'essayais de fixer sur mon crayon. Celle que je prenais pour une bergère, s'approchait en ayant l'air de ne songer à rien; de tems en tems elle s'arrêtait, attirait à elle le ruban de son agneau, qui accourait aussitôt pour recevoir de l'herbe fraîche ou des caresses. Après avoir flatté de la main cet animal chéri, elle lui donna la liberté; et pendant que sautant çà et là, ou broutant alternativement, il semblait en savourer les douceurs, elle se mit à courir légèrement et à cueillir des fleurs. Ainsi voltige de la rose à l'anemone le papillon incertain, étalant sur leur brillante corolle le luxe de ses ailes bigarrées; ou plutôt telle les poètes nous peignent la jeune

Proserpine, errante dans la riche plaine d'Enna, et y tressant des guirlandes fleuries, lorsque Pluton apparut, pour lui prouver, par un enlèvement, l'excès de son irrésistible amour.

Les mouvements divers, les bonds multipliés de la petite bergère, me decouvraient à chaque instant mille ravissantes beautés, d'autant plus touchantes, que ce n'était ni à l'amour-propre, ni à la coquetterie que j'en étais redevable, mais à l'ignorance et à la candeur. Tantôt j'avais à admirer une taille élégante ou souple comme la tige d'un palmier; tantôt, sous les plis assemblés d'une mousseline transparente, mon imagination devinait, mon œil cherchait à saisir ces formes enchanteresses, où la nature, sous les trésors de la beauté, a caché les sources de la vie. La jeune personne, après avoir rempli sa corbeille, gagna lentement un petit tertre sur les bords du ruisseau. Puis, s'y étant assise, avec son

agneau à ses pieds, elle dénoua son chapeau qu'elle posa à ses côtés.. Je l'avais presqu'en face alors ; nul trait de son visage n'échappa à ma curieuse admiration. Si ce que j'avais vu d'elle l'avait déjà si vivement excitée, combien le spectacle de tous ses charmes réunis, comme à souhait pour le plaisir de mes yeux, la satisfit davantage ! C'était la fête d'Hébé, comme la peignent les chants d'Homère; brillante de jeunesse, belle de santé, portant je ne sais quel caractère d'origine céleste. Avez-vous vu de ces madones charmantes, émanées des tendres crayons du Guide ? avez-vous admiré ces pastorales divines, qu'a peuplées le doux pinceau d'Albane ? J'en contemplais une à vingt pas de moi. Figurez-vous un adolescent que la nature transporte dans une solitude enchantée, auquel, comme par un pouvoir magique, elle offre avec les accessoires les plus attrayans, la plus séduisante de ses créatures ;

représentez-le-vous dévorant de regards non moins surpris qu'enflammés, les charmes délicats de cette vierge naïve ; ses blonds cheveux qu'un zéphir léger fait ondoyer en boucles inégales ; l'azur angélique de ses yeux, le contour voluptueux, le brillant incarnat de ses lèvres.... Excusez, monsieur, tous ces détails qui plaisent à un amant ; car vous concevez que, dès cette époque, je devins celui de cette adorable personne.

Je m'enivrai du plaisir de la contempler ; on eût dit qu'une atmosphère de bonheur, de gloire et d'immortalité s'exhalait autour d'elle ; la toison de l'agneau qui paissait à ses pieds, me semblait d'une blancheur plus éclatante ; je trouvais plus vif le coloris des fleurs qu'elle assemblait en bouquets ; son sourire, aussi fin qu'ingénu, me paraissait animer la campagne d'une nouvelle existence : miraculeuse illusion de l'amour ! Oui, dans ce moment qui ne re-

vint jamais, la verdure de la prairie se colora d'une teinte plus fraîche; le soleil ranima ses derniers feux pour prolonger un spectacle enchanteur; j'ouïs l'onde bruire un murmure harmonieux, l'air s'embauma de suaves parfums; et sur les branches faiblement vacillantes de la forêt, je vis, j'entendis ses hôtes me présager mon bonheur. Encore une fois, daignez pardonner à ces transports.

Cette délicieuse extase dura trop peu: j'en fus tiré par un grondement soudain qui frémit à mes oreilles; je tourne mes regards et dirige ma tête vers l'endroit d'où il me semblait sortir; j'en vois s'élancer un animal farouche qui d'un saut court et tombe sur l'agneau de la bergère. Elle jette un cri perçant, se lève à demi, veut fuir; mais l'agneau tremblant se tapit sous elle, et cherche à se dérober au vorace appétit du loup. J'accours aussitôt, armé d'un coutelas de chasse; je me jette entre la bête

féroce et le timide animal qu'elle allait rendre sa victime. Le loup que j'ai déjà atteint et dont le sang ruisselle de deux larges blessures, le loup quitte sa proie pour se défendre. La lutte n'est pas longtems douteuse ; je multiplie, je précipite mes coups meurtriers ; il tourne autour de moi, haletant de fatigue, rugissant de fureur, l'œil en feu, le poil hérissé, me présentant sa gueule armée d'un double rang de dents menaçantes, et vomissant jusque sur moi une écume ensanglantée ; enfin un dernier effort dirige mon fer dans sa gorge ; il y pénètre tout entier, et ma main s'y plonge avec lui. La bête succombe, se roule en poussant un dernier rugissement sur la verdure qu'elle rougit, et je viens aux pieds de ma bergère déposer mon glaive vainqueur.

Mais elle était évanouie ; l'agneau craintif bêlait timidement ; je cours au ruisseau. Après y avoir puisé une onde bienfesante, je

reviens auprès de la jeune fille, je lui en fais avaler et respirer quelques gouttes. La promptitude d'une chute imprévue ne lui avait pas permis d'en réparer le désordre. Que de nouveaux charmes me furent offerts ! Si la pudeur murmura, combien l'amour fut satisfait! combien s'en accrut celui dont je commençais à ressentir l'atteinte ! Transporté, éperdu, à genoux, je soutenais d'une main cette tête adorable ; je contemplais avec un ravissement inexprimable ce visage céleste, ces traits divins dont les contours aussi réguliers que délicats, réalisent l'idée qu'un cœur brûlant, qu'une imagination sensible se font de la beauté. Leur pâleur, à travers laquelle on démêlait une nuance fugitive d'incarnat, rappelait une touffe de lis, parmi lesquels on apercevait quelques feuilles de roses. Son front qu'avaient quitté ses cheveux épars à l'aventure, montrait dans toute leur pureté, l'arc de ses sourcils

d'ébène, pareils à deux légers traits de pinceau. De ses lèvres entr'ouvertes s'exhalait un souffle aussi doux que l'haleine du zéphir qui se joue dans les fleurs; je l'aspirais avec délices et me consumais d'amour.

Peu-à-peu, au soulèvement de son sein, je jugeai qu'elle allait reprendre ses sens; j'osai porter ma main sur son cœur, pour en épier le battement: il se fit sentir. Dans l'excès de ma joie, j'osai davantage; et penchant ma tête sur celle de l'intéressante évanouie, de mes lèvres embrâsées j'effleurai les siennes. L'éclair est moins dévorant, son effet est moins rapide que ne le fut celui de ce voluptueux contact. Il glissa, il fit courir par tout mon corps un frisson suivi d'une chaleur impétueuse; je sentis mon cœur se dilater avec force, et son mouvement précipité porter le trouble dans mes veines. Je ne cessais de maîtriser ce tumulte de mes sens, lorsqu'un soupir de la ber-

gère annonça son retour à l'existence. Elle ouvrit les yeux ; je crus voir s'ouvrir le ciel. Son premier regard se fixa sur moi ; j'y lus sa reconnaissance ; sa première parole la témoigna bientôt. Simple et naïve, elle ne savait, par aucun détour, énerver la force de ses expressions. Je recueillais les siennes avec transport ; j'écoutais le son de sa voix comme une musique flatteuse. Elle prit dans ses bras son agneau bien-aimé ; elle lui prodigua les noms les plus doux, les plus tendres caresses. En feignant de rire, je parlai de la jalousie que m'inspirait le bonheur de cet animal favorisé, et demandai à le partager. Aussi ingénue dans sa conduite que dans ses discours, la bergère trouva mon désir légitime, et le contenta par un baiser. Que dis-je ! le contenta : la liqueur spiritueuse, versée sur un ardent brâsier, au lieu de l'éteindre, ne l'enflamme-t-elle pas davantage?

Il fesait nuit : malgré mes sol-

licitations,

licitations, la bergère voulut me quitter, non sans m'avoir adressé mille remercîments. Pour preuve de sa gratitude, j'exigeai d'elle que le lendemain, sur le soir, elle se trouvât dans la prairie au même endroit que nous occupions, endroit que le danger qu'elle y avait couru, le plaisir que je venais d'y goûter, la nature, la reconnaissance et l'amour rendaient sacré pour mon cœur.

Cette rencontre, en l'ouvrant à l'amour et mes sens aux désirs, dirigea mon entendement vers des conceptions neuves, et au moral comme au physique, fit de moi un homme nouveau. Que cet instant est étrange et précieux, où l'adolescent, quittant les lisières de l'ignorante innocence, revêt pour ainsi dire la robe virile, et s'élance à la puberté! Créature animée d'un être récent, il entre dans un autre univers, que colore du prestige le plus séduisant l'illusion d'un âge passionné. A ses yeux toutes

les femmes sont charmantes; selon ses calculs ou plutôt ses sensations, tous les hommes sont bons; pour lui l'été n'a que des ardeurs modérées; l'hiver n'a que des frimas supportables; un éternel printems embellit la nature; la sénérité plane toujours dans le ciel; les cœurs paisibles, de leurs devoirs font des plaisirs, et ne palpitent que pour aimer. Rêve enchanteur! pourquoi un trop prompt réveil vous fait-il évanouir? Cet aimable songe me berça toute la nuit qui suivit cette soirée. Je ne vis que la forêt magique, où une magicienne plus habile encore avait enchaîné ma liberté; ses attraits, reproduits de mille manières, se peignirent dans mon imagination plus adorables même que la réalité ne me les avaient offerts. La fierté qui sied à l'amour honnête, n'eut pas de peine à me persuader que, sous le corset d'une simple bergère, j'aimais une personne d'un rang élevé. La noblesse de ses

traits, la dignité de son maintien, la pureté de mon langage, vinrent appuyer ma présomption. Si j'eusse vécu dans les tems héroïques, j'aurais pensé que Vénus, déguisée en nymphe des bois, était venue sous de frais halliers se délasser de l'ennui des grandeurs : avec la grâce de cette déesse, ma dryade devait avoir sa naissance, elle devait être plus qu'une simple mortelle.

Ces pensées m'occupaient encore le lendemain, lorsqu'un valet-de-pied vint, de la part du roi, me donner l'ordre de me tenir prêt pour la chasse du soir. Quel cruel contre-tems ! J'aurais pu m'y soustraire, en feignant une indisposition, ou alléguant tout autre prétexte. Mais je conçus que, durant la chaleur de l'action, je trouverais assez d'instants pour m'échapper, et pour être exact au rendez-vous. Me voilà donc monté sur un fringant coursier, parmi cent jeunes seigneurs, et autant

de chasseurs subalternes à la suite de sa majesté. Louis XVI aimait avec passion cet amusement, image d'une guerre injuste et barbare, qu'on est convenu d'appeler l'amusement des rois, mais qu'avec plus de véracité, il faut nommer une noble boucherie. Le roi, que son cœur éloignait de ces scènes sanguinaires, s'y livrait par le besoin d'exercice. La réunion pour la course, le départ, les fatigues des chasseurs, les ruses du gibier, le rendez-vous, étaient pour lui autant de parties précieuses d'une belle fête. Il est au milieu de dix groupes qu'il excite du geste et de la voix. Je crois le voir encore, avec son juste verd galonné d'or, son petit chapeau à plumes rouges et blanches, porté sur un fier isabelle qui, du pied fouille la terre, et mord son frein couvert d'écume. Après avoir circulé dans quelques rangs, il me reconnaît; j'avais un air préoccupé. Il en fit la remarque en riant, et jette négligem-

ment une expression équivoque sur la cause de ma méditation. La peur d'être pressenti me fit rougir ; la bonne humeur du roi, ses éclats de rire en redoublent, et plus je me déconcerte, plus il paraît y prendre de plaisir. Enfin les trompes et les cors sonnent de toutes parts ; aux cris de joie des chasseurs se mêlent les aboyements des chiens ; les piqueurs ouvrent la marchent, on détale, l'action commence.

Je ne vous entretiendrai d'aucuns détails ; outre qu'ils ne pourraient avoir avec mon récit qu'un rapport indirect, la vérité est que, livré à des pensées d'une nature bien différente, la plupart me sont échappés. Pendant qu'on forçait le cerf, je cherchais les moyens de m'esquiver ; mais le roi qui m'avait enjoint de le suivre, ne me perdait pas de vue ; et comme si, devinant mon désir, il eût voulu le contrarier, il ne cessait d'animer mon courage presque évanoui.

Les heures fuyaient cependant ; je voyais avec effroi le soleil descendre plus vîte, je crois, que de coutume, et ses derniers rayons quitter la cîme des arbres les plus élevés ; la gêne redoublait mes désirs, l'impatience attisait mon amour ; sans doute ma bergère m'attendait ; et ne pouvant soupçonner mes embarras, elle accusait ma fidélité.

Las de suivre le train, le roi s'était écarté dans une allée sombre, où avec une suite peu nombreuse, il laissait aller son cheval au petit pas. Je cheminais côte à côte avec lui, troublé, distrait, impatient, prêt à verser des larmes, ne répondant que par monosyllabes aux questions de sa majesté, dont la bonne humeur augmentait mon dépit. Je ne fus ni peu étonné, ni médiocrement joyeux, lorsqu'après une marche assez courte, nous nous trouvâmes dans la salle de Verdun, où était mon rendez-vous. Pourtant à cette

première sensation, je sentis succéder un extrême embarras, qui s'accrut de beaucoup par les discours du roi. Il me demanda comment je trouvais ce paysage? si, amateur comme je l'étais de la belle nature, je n'éprouvais pas le désir de le dessiner? si la maisonnette qui l'embellissait ne terminait pas heureusement ce joli point de vue? si, pour animer cette décoration champêtre, il ne serait pas agréable qu'une jeune bergère vînt abreuver ses troupeaux à la fontaine? A cette dernière question, je ne sus ni que penser ni que répondre. Mon aventure de la veille était-elle déjà connue? Sans le crépuscule qui s'épaississait, il n'eût pas été difficile de me voir rougir.

Le roi pousse son cheval jusqu'au seuil de la maisonnette; toute sa suite fait comme le roi, et je suis contraint de l'imiter. Le pied à l'étrier, n'osant toucher un sol que l'amour a sanctifié pour moi, vous m'eussiez vu tremblant, timide,

déconcerté, marchant sur les pas de mon oncle, sans oser lever les yeux, et entrant dans la chaumière qui cache ma divinité, comme dans le plus auguste sanctuaire.

Nous traversons un long corridor suivi d'une basse-cour, au bout de laquelle nous trouvons plusieurs pièces toutes consacrées aux travaux rustiques. Dans la dernière, à côté d'une femme de moyen âge, d'une figure prévenante et d'un maintien gêné, filait au rouet une jeune personne que mon cœur devine, et qu'à la lueur d'une lampe mes yeux reconnaissent bientôt. A peine Louis a-t-il paru sur le seuil de l'appartement, qu'elle pousse un cri, culbute son métier et vole dans les bras du monarque. Cette scène imprévue, où, pour la première fois peut-être, les tissus grossiers des bergeries se mêlaient aux nobles insignes de la royauté ; cette scène est incompréhensible pour les courtisans émerveillés. Mais bientôt leur étonnement fait place

à l'admiration, aux hommages, aux respects, lorsqu'après avoir tendrement embrassé et longuement pressé sur son cœur l'intéressante fileuse, le prince la présente à sa suite et nomme sa fille. Vous eussiez vu alors la foule des chasseurs réunis se grouper, se serrer autour d'elle; l'un vante sa beauté, l'autre ses grâces; on est touché de l'ingénuité de son maintien, à laquelle ajoute le costume des champs. On remarque sur-tout que, si parmi les roses de ses lèvres, les amours semblent avoir fait leur nid, une douce majesté repose sur les lis de son front angélique. Les louanges enfin errent dans toutes les bouches, et des pleurs d'attendrissement qui s'échappent des yeux du roi, se confondent avec son sourire paternel. Immobile, muet, ne pouvant suffire à tant de sensations délicieuses et nouvelles, moi seul, dont l'ame savoure en silence le bonheur, je semble n'y prendre aucune part. Comment d'ailleurs

cela m'eût-il été possible ; mon embarras n'était-il pas au moins égal à ma satisfaction ? Mon oncle eut pitié de moi, et sans diminuer l'une, il s'empressa de dissiper l'autre. — Je sais tout, me dit-il, en me conduisant à la princesse, et la rencontre d'hier a commencé l'accomplissement de mes vœux. Puissent-ils par la suite être pleinement remplis ! Mes enfants, ajouta cet excellent père, en plaçant la main de sa fille dans la mienne, la nature vous a unis par des nœuds rapprochés ; il en est cependant de plus intimes et de plus doux. Je fis un mouvement pour prouver à mon oncle que je l'entendais ; mais craignant sans doute d'en avoir trop dit : — Oui, continua-t-il, il en est de plus doux ; ce sont ceux qui attachent le frère à la sœur et celle-ci à celui-là. Je désire bien vivement qu'ils s'établissent entre vous. Ma fille, voilà votre frère ; mon neveu, embrassez votre sœur. — Jugez, monsieur, avec quel transport j'o-

béis à ce commandement, gage du premier, et plus précieux encore. Ce fut sous des augures si favorables que nous prîmes mutuellement possession l'un de l'autre. Ma sœur que le soin de sa santé et le besoin de la fortifier par l'usage du lait de chèvre, retenaient dans une rustique métairie, ma sœur vint bientôt embellir des palais. La première fois qu'elle y parut, son père exigea que ce fût avec des habits champêtres. Moi-même, en vêtements de berger, le chapeau de paille sur la tête et la panetière au côté, je fus chargé d'accompagner au cercle de la reine ma charmante cousine. Il n'y avait pas de termes pour exprimer l'effet qu'elle y produisit. A son aspect, cette réunion pompeuse de femmes brillantes de parures et d'attraits, fut comme éclipsée par la fraîcheur virginale, les grâces naïves, la démarche simple et noble de la petite villageoise. C'était un contraste neuf et piquant que cette tête blonde ornée de ses

seuls cheveux retenus par un réseau de bleuets, au milieu des diadêmes chargés de plumes flottantes, ou resplendissants du feu de mille pierreries. Mais l'opposition devint plus forte encore, lorsque la vieille duchesse de M..., ayant attiré vers elle la jeune Marie-Thérèse, sur les joues de ma cousine, plus délicates que le velouté des fleurs, elle appuya ses lèvres flétries : je crus voir un siècle embrasser le printems.

Cette première présentation, plus singulière que convenable, au moins selon les règles de la cour, fut suivie d'une autre, où l'on obéit aux majestueuses minuties de l'étiquette ; mais le brocart et la dentelle revêtirent inutilement la princesse ; inutilement un panache altier ombragea sa tête, et le diamant rayonna sur son front. La nature plus prodigue triomphait encore de l'art, et tous les yeux comme les miens admirèrent la bergère séduisante dans la royale fille de Louis.

Mes études continuèrent sous les yeux de ce prince, qui les fit partager à ma sœur d'adoption. A l'abri de ce nom si tendre, le sentiment dont le hasard avait jeté le germe dans nos cœurs, s'accrut et se développa de jour en jour; nos travaux fécondés par lui, étaient suivis de continuels succès, comme ils étaient couronnés des plus douces récompenses. Si j'essayais à transporter dans notre idiôme les chants joyeux d'Anacréon, ou les tendres soupirs de Tibulle, je songeais à ma sœur, elle pensait à son frère. Je n'ai pas besoin de vous observer que parmi les nuances de sa parure, comme une autre Flore, elle fesait épanouir les plus belles roses du printems. Louis applaudissait à nos communs efforts; un sourire de ma bien-aimée payait tous les miens.

C'est ainsi que, semant de plaisirs innocents les premiers jours de notre adolescence, nous passâmes six mois heureux. Hélas! leur trop

courte durée qu'ont suivie de longues années de malheurs, par le souvenir touchant qu'elle m'a laissé, n'a servi qu'à redoubler leur amertume! Mon rêve de félicité a passé comme un rayon au milieu de l'orage, et je ne me suis réveillé que pour recevoir tous ses coups.

Le délire de cette fièvre révolutionnaire qui soulevait contre les chefs de la société tous les rangs inférieurs, épouvanta mon père; il n'ignorait pas que la mémoire des actes, peut-être trop sévères, de puissance et d'autorité qu'il avait quelque tems auparavant déployés contre le parlement, était démeurée dans tous les esprits, en laissant dans les cœurs les traces du ressentiment et le désir de la vengeance; il craignit que celle d'un peuple qui s'échappait de sa chaîne, ne le prît pour victime, et il ne trouva d'autre moyen que la fuite pour prévenir cet attentat. Ce projet, conçu avec promptitude et exécuté sur-le-champ, ne me permit même

pas de voir, d'embrasser ma cousine. Le cœur déchiré d'une séparation si cruelle et si inopinée, je ne pus que lui écrire. En lui adressant ma lettre baignée de larmes, je l'insérai dans une seconde, destinée au roi. J'exprimais à ce prince toute la vivacité, toute l'effusion des regrets causés par une absence forcée, et lui peignais l'immuable sincérité de mon attachement pour son auguste famille. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que cette famille s'étant successivement augmentée de deux princes, il ne m'était que naturel de concevoir des inquiétudes que les circonstances actuelles aidaient encore à fortifier. Mais la tendresse que Louis m'avait vouée, n'étant pas soumise aux calculs de l'intérêt, ne pouvait être altérée par aucune des circonstances présentes. En m'envoyant lui-même la réponse de sa fille, il me renouvelait sa promesse royale, m'exhortant à supporter avec patience le passage de la tem-

pête dont la fin, ajouta-t-il, me serait d'autant plus agréable qu'avec le calme j'obtiendrais la jouissance de tous mes vœux. L'espoir d'un avenir aussi flatteur adoucit beaucoup les tourments de la séparation et les ennuis de ma nouvelle existence.

Conformément aux ordres du comte d'Artois, ayant suivi ma mère à la cour de Sardaigne, j'y passai d'abord les premiers et les plus tristes jours de mon émigration. Je dis les plus tristes, car, pour un très-jeune homme dont les sens novices avaient commencé à se développer au milieu des charmes de la brillante cour de Louis XVI, pouvait-il exister un spectacle moins amusant que celui de la cour de Victor Amedée, partagée entre la dévotion et l'intrigue, et les fesant réciproquement servir de moyens l'une à l'autre! Quel attrait présentait à mon cœur une trame obscure terminée par une pompe sacerdotale, dont le but était de sup-

planter un ministre ou de donner un confesseur au roi ? Dans toute autre circonstance peut-être, mon intérêt, ma curiosité du moins eussent-ils été stimulés en voyant la fraîche mineure et l'antique douairière, l'humble cénobite et l'orgueilleux prélat faire plus de démarches, employer plus de voies, mettre en jeu plus de ressorts pour l'élection d'un général de capucins, qu'on en use à Venise pour celle d'un doge. Mais la manière dont, à l'ombre des autels, l'amour ourdit ses complots et ménage ses triomphes, m'eût sur-tout attaché, si, le cœur libre et l'esprit affranchi, j'avais pu bannir l'image d'une absente adorée pour tenter d'obtenir des faveurs que la présence soutenue par l'intrigue m'eût sans doute rendues faciles. Au surplus, appelé bientôt sur les bords du Rhin, au rendez-vous de la noblesse fugitive, j'abandonnai Turin et la gravité de sa cour ; je n'emportai que le regret d'y laisser

une mère tendre et toujours alarmée sur les desseins d'un époux comme sur le sort de ses enfants.

Rien de plus grâcieux que l'aspect de Coblentz, lorsque j'y arrivai avec les chevaliers français que renfermaient ses murs. Ils présentaient aussi le plus riant tableau de la galanterie embellie par l'esprit, vivifiée par l'opulence. Au lieu de ces héros, fiers vengeurs de la monarchie, dont les jeux devaient être des combats, je ne trouvai que d'aimables seigneurs qui renversaient la nouvelle constitution en sablant le champagne, et relevaient le trône en battant des entrechats. Chaque jour des bals, des festins, des concerts, des spectacles de toute espèce absorbaient les trésors destinés à de plus glorieuses entreprises. Dans les cafés, on méditait beaucoup sur la contre-révolution; dans les cercles, on s'en entretenait longuement; quelques magistrats s'évertuaient même à tracer des plans, quelques

généraux à ouvrir la campagne; mais ces élans de royalisme s'évaporaient en discours. Les cadres de l'armée que devaient commander les princes, ne se remplissaient pas, et il n'y avait de réel que la diminution journalière des finances follement épuisées par des fêtes. Quelque peu d'âge et beaucoup d'expérience m'ont conduit à ces réflexions ; j'étais loin de les faire alors, et d'ailleurs cela m'eût-il appartenu, puisqu'elles auraient été la satire de mes parents? En effet, Monsieur et le comte d'Artois, comme chefs des nobles réfugiés, semblaient oublier qu'ils étaient chargés de les conduire à la victoire, et ne se ressouvenir que de leur faire trouver aux rivages du Rhin, les délices de Paris. A l'aube de la jeunesse qui brillait pour moi, je les eusse goûtées sans mélange, s'il était possible de connaître quelque plaisir sans en faire part à son cœur ; et comment le mien eût-il entré dans mes jouissances ? il er-

rait sans cesse sur les lambris de Versailles ou dans les allées de mon parc. La distance n'arrêtait pas son essor, et le tems ne refroidissait pas son ardeur ; il palpitait langoureusement à Coblentz, et ne trouvait la vie qu'aux bords de la Seine. Ah! monsieur, aujourd'hui encore ce n'est que là qu'il peut respirer.

La nuit avait enveloppé l'horizon d'un triple crêpe. Le curé exigea que Ferdinand, suspendant son récit, en remit au lendemain la continuation. Tous deux reprirent le chemin du presbytère, en fesant des réflexions sur les vicissitudes de la fortune.

FIN DU PREMIER VOLUME.